

Emilien Tracol

La question des origines
Ou les preuves de l'existence de Dieu

Approfondissement et étude de la pensée de
Claude TRESMONTANT

État actuel et non fini du dossier : janvier 2025

Sommaire

Préambule.....	4
----------------	---

Introduction aux preuves : enjeu de la question, doute sur la possibilité de répondre et méthode à suivre.....	4
---	----------

<i>Le contexte de l'époque.....</i>	<i>4</i>
<i>La métaphysique : une méthode rigoureuse.....</i>	<i>5</i>
<i>Résumer des critiques faites à l'encontre de la métaphysique.....</i>	<i>6</i>
<i>Argument de ceux qui réduisent le champ de la raison aux sciences expérimentales....</i>	<i>6</i>
<i>Au sujet des limites de la raison humaine.....</i>	<i>7</i>
<i>Argument de ceux pour qui l'existence de Dieu n'est pas du ressort de la raison, mais de celui de la « foi ».....</i>	<i>8</i>
<i>Autres arguments contre la possibilité de faire de la métaphysique une science rationnelle.....</i>	<i>9</i>
<i>L'analyse de Kant sur la métaphysique et exposition de la méthode à priori.....</i>	<i>10</i>
<i>L'alternative à la méthode à priori : la méthode à posteriori.....</i>	<i>15</i>
<i>Deux types de connaissance : les causalités expérimentales, et les causalités métaphysiques.....</i>	<i>16</i>
<i>Métaphore de la création d'un tableau pour distinguer les différents types de cause : les causes physiques ou secondaires, et les causes métaphysiques ou premières.....</i>	<i>16</i>
<i>A la recherche de la cause première.....</i>	<i>17</i>

Les preuves :

Chapitre 1 : L'origine du monde.....	18
---	-----------

<i>Le néant n'est pas l'origine des choses.....</i>	<i>18</i>
<i>Les choses existent, mais puisqu'elles ne sont pas éternelles et qu'elles changent, elles ne sont pas leur propre origine et leur être demande explication.....</i>	<i>18</i>
<i>La première caractéristique de la cause que nous cherchons : elle est éternelle.....</i>	<i>20</i>

<i>L'Univers peut-il prétendre être l'Être absolu qui est l'origine des êtres ?</i>	22
<i>L'Univers ne peut vraiment pas être éternel</i>	23
Chapitre 2 : l'origine de l'évolution du monde	26
<i>Double problème posé par l'origine de l'évolution : le fait de sa complexification, puis le fait de l'apparition de nouveau</i>	26
<i>L'Évolution de l'Univers : rappel de la distinction fondamentale entre les causalités physiques et les causalités métaphysiques</i>	27
<i>Le problème de la complexification des structures de l'Univers</i>	29
<i>La théorie du hasard comme explication de l'évolution</i>	30
<i>Le hasard n'est pas un être : il ne peut donc être une cause</i>	32
<i>L'origine de l'évolution ne peut qu'être une intelligence, mais de qui ?</i>	34
<i>Le problème de l'apparition du nouveau dans l'Univers ou l'impossibilité d'un être à se donner ce qu'il n'a pas</i>	34
<i>Un problème de longue date : un être ne peut pas se mouvoir tout seul</i>	35
<i>La cause du changement ou du mouvement des êtres ne sont pas les lois de l'Univers : ces lois ne sont pas des êtres</i>	36
<i>Puisque le changement implique un être immuable qui le crée, tout changement dans l'Univers est une preuve de l'existence d'un être supérieur à lui</i>	37
<i>La nouveauté de la vie</i>	37
<i>La nouveauté de la pensée</i>	
<i>Un autre aspect de l'évolution : sa liberté</i>	
<i>Les causes finales</i>	
<i>De l'idéal moral chez l'Homme</i>	

Préambule

Nous avons décidé de faire un approfondissement inédit de quelques réflexions menées par Claude Tresmontant sur la question des origines et sur l'existence de Dieu. Tresmontant est un philosophe français né en 1925 et mort en 1997. Cet auteur pratiquement jamais cité a pourtant élucidé des problèmes que nous souhaitons reprendre et exposer, notamment au sujet de l'existence de Dieu. Les arguments que nous formulerons tout au long de notre exposé sont des remaniements, avec des ajouts personnels, de la pensée de Tresmontant qui en constitue le socle. Nous ne prétendons donc pas, comme d'autres ont pu le faire, avoir trouvé tout seul ce que nous allons détailler. Nous voulons faire une synthèse des débats antérieurs sur le problème de l'existence de Dieu qui, trop méconnues à notre avis, sont résumés et éclaircis dans ce travail. A ceux qui n'auraient pas le temps de se plonger dans les 450 pages d'une œuvre majeure parue pour la première fois en 1966, difficilement dépassable en clairvoyance, qui s'intitule *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu*, ainsi qu'à ceux qui n'ont pas eu encore cette chance d'approfondir les exposés des Blondel, des Bergson, des Laberthonnière et d'autres encore, nous proposons donc cet essai qui se veut relativement court et accessible. D'une clarté et d'une culture qui n'ont pas été égalés depuis, Tresmontant mérite qu'on reprenne son œuvre pour la faire découvrir, et pour faire ressortir son nom des oubliettes dans lesquelles il fut jalousement jeté. Notre travail de reformulation ne devra pas faire oublier au lecteur la dette que nous avons envers ce grand penseur qui a profondément fait murir notre connaissance et notre esprit critique. Tout de même, pour paraphraser Pascal, ne dites pas que nous n'avons rien écrit de nouveau, car la disposition des termes est nouvelle !

Introduction aux preuves : enjeu de la question, doute sur la possibilité de répondre et méthode à suivre

Le contexte de l'époque

Un constat s'impose à la vue de notre société Occidentale, c'est son déclin intellectuel, si ce n'est moral. Ce déclin peut s'expliquer par une foule de facteurs, chaque domaine et chaque auteur y allant du sien. Ce qui nous intéresse à notre niveau est l'arrivée progressive d'une pensée nouvelle dans la société Occidentale et qui l'entraîne vers un rejet de toute spiritualité, et plus encore de la spiritualité chrétienne qui l'animait auparavant. L'ère chrétienne a fait place à l'ère du nihilisme, caractérisée par une absence de réflexion sur le sens de la vie, sur l'après mort, et sur toutes questions existentielles. Les sujets de métaphysique et de théologie ont presque disparu des discussions, étant considérés comme d'un autre âge. Cette nouvelle vision athée du monde s'associe régulièrement avec une attitude de vie qui redistribue l'échelle des valeurs : si les réalités célestes primaient sur celles terrestres jusqu'à l'Ancien Régime environ, c'est désormais la politique et l'économie qui sont les réalités suprêmes, les plus hautes instances, celles qui sont donc le plus étudiées et qui dirigent nos vies. On ne sera donc pas étonné que notre société érige en nouvelles idoles le pouvoir et l'argent, conditions essentielles pour parvenir au sommet de la société, perçues comme l'ultime réalité. Si la religion n'a certainement pas empêché l'avidité et la maladie du pouvoir, elle prétendait toutefois qu'une réalité supérieure existait, relativisant l'importance des choses ici-bas, orientant implicitement l'idéal de vie et le sens de l'existence vers des valeurs supérieures et immatérielles, telle que la vérité, la justice ou la morale en générale.

Un autre trait de notre société est son rationalisme autoproclamé. Depuis quelques siècles, le prestige conféré à la raison est sans précédent dans l'histoire des Hommes, ce qui ne paraît pas être une mauvaise chose. C'est par le flambeau de la raison que l'on a cru chasser les

nuages de la religion, qui, selon une vision encore répandue, auraient plongé l'humanité dans une nuit profonde.

Mais il est surprenant de constater qu'au lieu du progrès promis et espéré, l'effacement progressif de la religion et de la spiritualité n'a pas débouché sur une société plus rationnelle et plus libre, mais une société de plus en plus irrationnelle dans ses agissements et sa pensée. L'absurde est à la mode, dans l'art ou en philosophie, et les individus se retrouvent sans orientation ni convictions profondes. La suppression de la religion n'a pas fait place au bonheur, mais à cette inversion des valeurs dont parlait Nietzsche.

Bien au contraire nous dira-t-on, en extirpant le peuple de son opium, celui-ci a pris conscience de sa triste condition, pour ne pas dire de son absurdité. L'illusion religieuse dissipée, le peuple est ramené à sa misérable condition sociale, seule réalité qui doit retenir son attention pour qu'il puisse enfin l'améliorer. Sans religion, pas de réconfort, mais simplement la vérité directe qui est sociale.

Nous sommes d'accord pour dire ceci : seul compte la vérité, notre dignité et notre liberté en dépendent, et peu importe que nous soyons heureux ou déçus. Nous sommes convaincus que la vérité, quoiqu'elle en coûte, est la plus noble des récompenses pour un esprit qui cherche. Quant à savoir pourquoi notre esprit cherche, il est possible que nous revenions un jour sur cette question. Ce qui est sûr c'est que même si les effets de la religion étaient bénéfiques pour la société et pour les hommes, en leur inspirant de plus nobles idéaux, cela ne la rendrait pas plus vraie. Or nous disons que la vérité est ce qu'il y a de plus noble et de plus important pour un esprit humain.

À l'heure du rationalisme prôné n'est-il pas urgent de s'interroger sérieusement si illusion il y a à penser que Dieu existe ? Dans une exigence toujours plus grande de vérité rationnelle n'est-il pas important de faire connaître les conclusions que la raison, correctement utilisée, peut établir au sujet de Dieu ? Malgré les mises en garde des uns et des autres sur le non-sens qu'il y aurait à traiter rationnellement le sujet de l'existence de Dieu qui ne fonctionnerait pas sur ses critères, nous souhaitons justement soumettre cette question au critère de la raison. En effet, que l'entreprise soit un échec ou une réussite, nous serons toujours plus avancés en essayant, car nous pourrions alors savoir si oui ou non la raison peut oser une réponse à ce niveau, et si nous pouvons de façon concluante penser que Dieu existe ou pas.

Il ne s'agit pas d'être rationaliste dans ce sens où l'on attendrait de la raison ce qu'elle ne peut donner, en la considérant comme le seul moyen de compréhension du monde ou comme un nouveau moyen de salut, car cela serait une belle illusion, celle qui berce aujourd'hui le transhumanisme par exemple, où l'Homme pourrait tout, serait sauvé de tout, y compris de la mort, par sa seule raison.

Notre perspective, celles de maintes philosophes depuis le Moyen Âge et même d'avant, est plutôt de poser le problème de l'existence de Dieu comme un sujet philosophique qui mérite une réflexion logique comme les autres sujets. Il n'y aura donc aucun argument d'autorité, et nous ne citerons pas de nom propre dans l'idée de justifier une thèse. Par cette démarche nous verrons si raison et religion font bon ménage. À la croisée de ces deux domaines se trouve une discipline, celle qui traite de notre sujet, et qui s'appelle métaphysique.

La métaphysique : une méthode rigoureuse

La métaphysique se définit comme la **science** qui a pour objet l'étude **des êtres**, ou, ce qui revient au même, l'étude des choses existantes. Elle s'intéresse à leur origine (la cause de leur existence), à leur nature (ce qu'ils sont vraiment, leur essence), et à leur fin (pour quelles raisons/but ils existent). Bref, la métaphysique est une étude globale des êtres « en tant

qu'être »¹, avec l'ambition d'expliquer leur aspect le plus large, le plus général et le plus haut. La métaphysique est fondamentale en ce qu'elle tente de répondre au *pourquoi* (la cause) et au *pour quoi* (le but) de l'existence².

Cette science, c'est-à-dire cette discipline rationnelle, dans sa quête du pourquoi des êtres, espère déterminer l'existence d'une cause première qui serait l'origine de toute chose. Puisque l'hypothèse de Dieu se rencontre à travers cette recherche, la métaphysique est bien la science qui va établir ou réfuter l'existence de Dieu.

Son étymologie *meta-physica* signifie ce qui est après (*meta*) la physique. L'étymologie du mot fait référence à un ouvrage d'Aristote qui dans l'ordre de ces livres se trouvait après celui de la physique, et que l'on a donc nommé métaphysique. Mais cette étymologie nous indique aussi, par un heureux hasard, la méthode à suivre dans ce domaine. La métaphysique consiste à étudier le monde physique, et à s'appuyer sur ce que nous livre son observation pour en tirer les conséquences rationnelles permettant de répondre aux questionnements philosophiques qui s'imposent à son propos. Cette analyse rationnelle qui est « après » la physique part donc des données indispensables des sciences de la nature (physique, mais aussi biologique, astrophysique et même psychologique), mais elle se propose d'aller plus loin dans la recherche que de s'en tenir à une simple description du monde et de ses phénomènes : elle tente de comprendre pourquoi le monde existe, s'il a une cause, s'il n'en a pas, et si oui, de quelle cause s'agit-il.

Nous distinguons donc deux degrés, deux étapes successives dans une réflexion métaphysique rigoureuse : une étude attentive du monde physique, puisque c'est sur le monde que notre réflexion se porte, puis une analyse philosophique qui prend la suite de la réflexion et qui doit interpréter rationnellement le réel observé, en tirant les conséquences logiques et inévitables qui en découlent. C'est par cette méthode que nous pouvons répondre de façon concluante à la question de l'origine des choses, question qui par son sujet dépasse les compétences des sciences expérimentales.

Bien que la métaphysique soit dépendante des résultats des sciences expérimentales qui nous dévoilent comment le monde est, et quelles lois le régit, la métaphysique se propose d'expliquer pourquoi ce monde et ces lois existent. Beaucoup prétendent que cette avancée supplémentaire dans la réflexion est le pas de trop, celui qui nous fait franchir la ligne rouge qui marque la limite de notre raison. Le bon usage de la raison se cadrerait selon certains, au champ des sciences expérimentales, et pas plus loin. Au-delà de ce champ, la raison serait par nature incapable d'avoir une affirmation sérieuse ou définitive.

Si notre lecteur estime en effet que les questions d'ordre métaphysique sont hors de portée de notre raison, qu'il considère attentivement ce qui va suivre.

Résumer des critiques faites à l'encontre de la métaphysique

La plupart des gens, en s'interrogeant sur l'existence du monde et de ce qu'il contient, pensent que cette quête de l'origine des choses est futile, vouée à l'échec, car trop compliquée ou impossible.

Argument de ceux qui réduisent le champ de la raison aux sciences expérimentales

D'abord, nous avons les personnes qui ne jurent que par « la science » compris cette fois dans l'acception moderne du mot, c'est-à-dire qui ne concerne que les sciences expérimentales,

¹ Définition classique de la métaphysique que nous retrouvons depuis Aristote.

² Distinction du pourquoi et du pour quoi chez Tresmontant, *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu*, p. (page à vérifier)

les sciences « dures », car ces gens estiment que tout vrai problème est de l'ordre de l'expérience. Le problème de l'existence de l'Univers ne pouvant être traité par l'astrophysique, la physique, la biologie, ou par tout autre science de ce type que l'on nomme expérimentales, ce dernier est alors jugé insoluble et se trouve d'office écarté³. Si « la science » ne peut répondre à cette question des origines, c'est qu'on ne peut y répondre, et le problème ne se pose plus. Ainsi, le problème de l'existence de l'Univers n'est pas un vrai problème, il faut admettre qu'il existe et cela suffit, et s'essayer à réfléchir dessus c'est s'illusionner sur la capacité qu'a notre pensée. Les athées accuseront une faute de méthode, et les croyants, un péché d'orgueil.

Mais premièrement, qu'on le considère impossible à résoudre ou non, il faut admettre que le problème de l'origine des choses demeure, car tout être pose question. Nous allons voir que notre existence, celles des autres êtres et de l'Univers en général font question, et prétendre qu'il n'y a aucun problème, que l'existence des choses coule de source et qu'elles ne demandent pas d'explication serait une curieuse façon de réprimer sa raison en ne voyant pas qu'il y a là une question fondamentale.

Secondement, une fois que nous avons bien cerné que problème il y a, affirmé au nom d'un certain scientisme/positivisme ou d'une pseudo-méthode rationnelle que ce problème est insoluble a de quoi surprendre, car ce jugement paraît très prématuré. On ne nie plus le problème, mais la possibilité d'y répondre. Mais enfin, comment peut-on soutenir que la question est insoluble avant de l'avoir traitée ? Quand un problème philosophique quelconque se pose à notre raison, l'attitude logique et de le prendre au sérieux en espérant le résoudre. Nous dire avant toute recherche préalable que le problème de l'origine des êtres ou de l'Univers est insoluble est un renoncement bien étrange, une abdication trop précoce et injustifiée. Car sans chercher il est en effet peu probable de trouver.

Au sujet des limites de la raison humaine

Voilà l'erreur des personnes (les scientifiques entre autres) qui nous intime de nous stopper au risque de sortir du cadre de la raison : ils posent une limite à notre raison avant d'en avoir fait l'usage. Chercher quelles sont les limites de notre raison est une perte de temps, car pour les trouver il faudrait les avoir atteintes. Or avoir atteint les limites de la raison, c'est avoir atteint l'indépassable. Si un objectif est inatteignable, c'est de prétendre pouvoir aller jusqu'aux limites de notre raison⁴. Un texte lumineux de Bergson explique l'impasse dans laquelle nous conduit cette attitude qui exige que nous suspendions nos réflexions pour préalablement savoir si elles entrent dans les limites que nous fixons a priori.

« Avant de chercher la solution ne faut-il pas savoir comment on la cherchera ? Étudiez le mécanisme de votre pensée, discutez votre connaissance, et critiquez votre critique : quand vous serez assurés de la valeur de l'instrument, vous verrez à vous en servir. Hélas ! ce moment ne viendra jamais. Je ne vois qu'un moyen de savoir jusqu'où l'on peut aller : c'est de se mettre en route et de marcher. » Puis Bergson de continuer : « Si la connaissance que nous cherchons est réellement instructive, si elle doit dilater notre pensée, toute analyse préalable du mécanisme de la pensée ne pourrait que nous montrer l'impossibilité d'aller aussi loin, puisque nous aurions

³ Nous allons détailler au fur et à mesure de notre étude pourquoi la science ne peut effectivement pas traiter un tel sujet, et pourquoi aussi en tentant de le traiter quand même et en empiétant sur un domaine qui n'est pas le sien, la science ne fait que s'empêtrer dans des contresens inévitables dû à l'inadaptation de ses notions qui ne sont pas façonnées pour cela. C'est comme si la physique souhaitait résoudre un problème de biologie ou d'histoire, elle en serait incapable tout simplement parce que ses notions ne sont pas faites pour ça. Il est donc nécessaire de recourir à un vocabulaire philosophique adéquate pour poser correctement ce problème de nature philosophique. Le malheur actuel, c'est que les scientifiques sont devenus les philosophes modernes, et qu'ils sont plutôt mauvais en philosophie.

⁴ C'est l'illusion du kantisme, et des philosophies systèmes en générale.

étudiés notre pensée avant la dilatation qu'il s'agit d'obtenir d'elle. Une réflexion prématurée de l'esprit sur lui-même le découragera d'avancer, alors qu'en avançant purement et simplement il se fût rapproché du but et se fût aperçu, par surcroît, que les obstacles signalés étaient pour la plupart des effets de mirage. » Notre pensée découvre régulièrement des choses qu'elle n'aurait pu imaginer découvrir. Il est donc important de ne pas la couper dans son élan en pensant qu'elle ne peut trouver ce qu'elle ne sait pas déjà. Accordons-nous donc sur ceci : notre raison est limitée, certes, et croire l'inverse serait folie. Mais prétendre atteindre ses limites est tout aussi insensé, et puisque personne ne peut atteindre les limites de la raison, personne ne peut sérieusement nous dire que nous les dépassons. Nous sommes dans le domaine de la connaissance condamné à toujours chercher, et en même temps, à toujours continuer à trouver, mais imparfaitement, c'est-à-dire jamais entièrement.

Argument de ceux pour qui l'existence de Dieu n'est pas du ressort de la raison, mais de celui de la « foi »

D'autres objecteront sûrement que notre analyse ne peut qu'aboutir fatalement à l'idée de Dieu, ou du moins à l'évoquer, et que Dieu relève du domaine de la foi, et non du domaine raisonnable. Nous avons pourtant montré qu'aucune personne peut sérieusement soutenir que nous dépassons les limites de la raison dans notre recherche. Nous pouvons nous tromper, ou nous servir abusivement de notre raison, et dans ce cas-là nous comptons sur notre cher lecteur pour nous montrer la faute de raisonnement qui a été commise, mais on ne peut nous reprocher que notre sujet dépasse les limites de la raison⁵.

Mais de lourdes réserves sont souvent émises quand un sujet philosophique aborde l'hypothèse de Dieu. On affirme par exemple que Dieu est un être infini par définition, transcendant, et que pour cela notre raison humaine limitée et finie ne peut jamais vraiment le saisir ou le comprendre. Dieu ne peut donc être sujet de raison, car d'une nature infiniment supérieure et donc incompréhensible à la nôtre. C'est sans doute vrai, mais seulement si Dieu existe. Si Dieu existe, il est vrai que nous ne pouvons pas le comprendre, car son « essence » est au-delà de tout ce qui est concevable. Mais nous voyons bien que nous ne cherchons pas à comprendre adéquatement ce qu'est Dieu, mais uniquement à savoir s'il existe ou non. Ainsi

⁵ Par ailleurs, sur le plan de la pensée, le dialogue entre foi et raison n'a jamais été conflictuel, en tout cas pas dans la religion catholique. Le catholicisme est sur ce point bien différent des autres religions, car ses dogmes ne supplantent pas la raison mais plutôt la sollicite et l'élève vers des sujets qu'elle n'aurait pu concevoir seule. Les dogmes prêchés par le catholicisme font l'objet d'analyse rationnelle par les théologiens qui cherchent à les comprendre, et qui pour cela sont obligés d'en passer par une phase d'interprétation et de réflexion à leur sujet. Nous sommes loin de l'image traditionnelle des dogmes asservissant dont la proclamation exige des hommes un simple hochement de tête servile et soumis. Le catholique, loin de s'incliner sans comprendre, a cette liberté de pouvoir interroger les dogmes, de les analyser pour en comprendre leur rationalité et leur vérité. La foi n'est pas une croyance irrationnelle, inexplicable, ou une confiance aveugle. La foi est une vérité révélée par Dieu qui s'adresse à l'intelligence de l'homme. La foi est donc une vérité de Dieu pour les Hommes, et qui est plus qu'intellectuelle car elle implique des actes réels qui s'y conforment. La foi implique des actes. Mais ce qui distingue aussi la foi de la raison, c'est que la première prend sa source directement de Dieu, et donc est transcendante à la seconde. Les vérités de foi sont révélées, c'est-à-dire d'origine divine, et en cela on peut dire qu'elles dépassent la raison. Mais ces vérités dépassant la raison, elles l'engagent vers des horizons nouveaux et plus élevés. La foi ce n'est pas autre chose que la révélation divine mise à disposition **pour** la raison humaine. Cette révélation divine, nous pouvons la juger dans son contenu, et ainsi en saisir le sens, mais, et c'est l'élément qui nous fait souvent croire que la foi s'oppose à la raison, elle reste incompréhensible et **en partie** inaccessible à la raison puisqu'il s'agit de vérités transcendantes dont la source n'est justement pas la raison, mais Dieu lui-même. Or, et c'est là le péché d'orgueil, essayer de comprendre Dieu lui-même dans toute sa plénitude ne paraît pas raisonnable.

peu nous importe qu'il soit incompréhensible, puisque la question est de savoir s'il existe ou non. Nous cherchons à prouver s'il est, non pas à définir précisément ce qu'il est, même si nous devons savoir de quoi nous parlons quand nous employons le mot « Dieu ». Distinguons donc les deux problèmes de l'essence et de l'existence, car cette réfutation qu'on nous oppose concerne l'impossibilité de saisir adéquatement l'essence de Dieu (cette expression philosophique étant d'ailleurs très contestable, Dieu n'ayant pas d'essence⁶), mais elle ne touche pas la possibilité de connaître son existence⁷.

Autres arguments contre la possibilité de faire de la métaphysique une science rationnelle : il n'y a jamais eu de consensus sur le sujet

Une autre réserve est émise quant à la possibilité d'aboutissement d'une recherche sur l'origine des choses. Quelques critiques ont pu dire que les penseurs ont systématiquement échoué dans leur tentative de trouver l'origine des êtres, et qu'aucun consensus n'a pu être établis à ce sujet. Ainsi, l'histoire de la philosophie montrerait que l'origine des choses est un mystère trop profond pour qu'on puisse y déceler une vérité ferme et certaine. C'est pourquoi la métaphysique, sans parvenir à un consensus, ne peut se hisser au rang de science. On a fait remarquer⁸ que la métaphysique n'avait jamais obtenu de consensus dans son histoire, que les systèmes métaphysiques se succédaient et s'érigeaient sur les ruines des précédents, et qu'au final, aucun ne parvenait à une conclusion vraiment solide et définitive.

Ce constat n'est cependant pas le nôtre. Tout d'abord, plusieurs auteurs sont parvenus grâce à des études brillamment menées à des résultats très positifs et même décisifs. Aujourd'hui méconnu, cet essai veut mettre en lumière leurs conclusions magistrales qui ont pu répondre de façon convaincante à cette question de l'origine des choses. Nous les soumettons à notre lecteur, qui jugera par lui-même de leur véracité. Parmi ces penseurs, nous citerons Tresmontant dont l'œuvre nous paraît extrêmement convaincante, et qui a une immense responsabilité dans l'avancée de la métaphysique moderne.

Mais admettons malgré tout que la métaphysique ait été jusque-là incapable d'apporter des réponses adéquates aux problèmes qu'elle soulève. Rien ne prouve qu'elle n'en soit à jamais incapable, mais seulement que les penseurs qui ont essayé s'y sont mal pris. Tresmontant compare cette difficulté d'un consensus en métaphysique avec celle non moins aisée d'un consensus pour mener une politique qui servirait le bien commun. Même si une telle politique

⁶ Maurice Blondel indique avec pertinence dans son ouvrage sur la philosophie chrétienne que Dieu n'a pas de nature, car si l'on admet qu'il est bien l'origine de toute chose, posséder une nature reviendrait à dire qu'il n'est pas l'origine de ce qui le constitue, et donc qu'il n'est finalement pas l'origine de toute chose. Dieu ainsi conçu subirait sa condition comme tous les êtres ayant une nature ou une essence, alors que précisément Dieu est l'être qui ne dépend d'aucune condition, et qui est la condition de toute chose. Or le réduire à une nature ou une essence spécifique, c'est réduire son existence à une condition préalable, antérieur à lui-même. Or rien n'est antérieur à Dieu, s'il est bien l'origine de toute chose. Quand nous parlons de nature divine nous ne faisons qu'employer un mot pratique qui nous permet de visualiser une réalité inconcevable, ou devrions nous dire, de matérialiser l'immatérielle.

⁷ Notre enquête tente de savoir si Dieu existe, mais pour savoir s'il existe, on nous fera sans doute remarquer qu'il faut savoir de qui l'on parle quand nous disons que Dieu existe, car sinon nous ne prouvons rien. La critique est juste, et c'est pourquoi si notre but est de prouver l'existence de Dieu, ou son inexistence, nous ne pouvons vraiment nous passer d'aborder en même temps ce qu'il est, et de lui attribuer quelques-unes de ses caractéristiques pour avoir une idée sinon exacte, du moins assez précise pour savoir ensuite si un tel Être existe ou non. Cela n'enlève rien à notre argument initial, car encore une fois personne ne peut sérieusement affirmer que nous devons forcément tout saisir d'une chose pour prouver son existence. Il en va ainsi pour Dieu, nous pouvons fort bien chercher son existence sans prétendre en même temps que nous en comprenons tout de lui.

⁸ Kant, *Prolégomène à toutes métaphysiques futures*, p. ? (révérifier la page)

n'avait jamais vu le jour dans l'histoire, cela ne prouve pas pour autant qu'elle ne puisse jamais advenir, mais seulement que jusqu'à présent les Hommes s'y sont mal pris pour y arriver. La métaphysique pourrait n'avoir jamais abouti à une conclusion probante, ce ne serait pas la métaphysique qu'il faudrait d'emblée disqualifier, mais la manière dont on s'y prend pour la faire aboutir. Mais nous comprenons la naturelle suspicion qu'engendrerait une discipline scientifique dont les résultats seraient systématiquement négatifs. Cependant nous allons voir que ce n'est pas le cas de la métaphysique.

Quant au fait que les philosophes n'aient pu s'accorder sur un consensus à ce sujet, cela s'explique non pas seulement par l'invalidité ou le manque de clarté des démonstrations des métaphysiciens (cela peut arriver et arrive trop souvent d'ailleurs), mais avant tout à cause des enjeux et des passions qu'elles suscitent.

Quand on se rend compte des enjeux colossaux qui se trament derrière les problèmes de métaphysique, on comprend très bien qu'ils ne peuvent faire consensus et qu'ils provoquent au contraire de vives querelles. Beaucoup préfèrent rejeter les conclusions d'une métaphysique rationnelle et rigoureuse qui n'irait pas dans leur sens pour pouvoir conserver une vision du monde auquel ils restent trop attachés. Une remise en cause radicale de nos croyances est souvent douloureuse, un peu trop pour l'accepter, et c'est pourquoi les vérités métaphysiques ne peuvent faire consensus. En mathématique, la démonstration $2 + 2 = 4$ est universellement reconnue et sans contestation puisque tout le monde est indifférent à ce résultat. Il n'y a aucun enjeu à cette conclusion, car elle ne modifie pas en profondeur nos pensées ou notre orientation de vie. Les conclusions métaphysiques provoquent au contraire des changements de conception du monde, impliquant parfois d'adopter une nouvelle perspective du réel qui ébranle nos croyances les plus enracinées et nos présupposés les plus profonds. Affirmer avec certitude que Dieu existe, ou dire à l'inverse que c'est l'athéisme qui est vrai, voilà qui entraîne des disputes si passionnées qu'il est fort compliqué pour leurs protagonistes de s'accorder sur un consensus, même quand les résultats d'une réflexion rationnelle et cohérente menée sur le sujet devraient s'imposer. C'est pourquoi certains préfèrent s'en tenir à l'idée que les questions métaphysiques sont des faux problèmes, ou qu'elles sont insolubles. C'est plutôt dans un immobilisme intellectuel ouvert à toutes les propositions de réponses possibles que l'on peut trouver un consensus, car en n'affirmant rien, cet immobilisme préserve à chacun ses idées préconçues et évite toute potentielle remise en cause trop inconfortable. La vérité objective est dans un sens moins tolérante en bousculant nos positions que le subjectivisme qui prône à chacun sa vérité. La vérité exige une remise en question personnelle et donc un détachement émotionnel à nos idées les plus chères à nos yeux. C'est le côté désagréable d'une recherche authentique de la vérité.

Cependant, aucune vérité ne s'impose non plus à notre esprit, puisqu'il faut pour l'accepter l'avoir assimilée, et donc l'avoir fait notre. Pour accepter une vérité, il faut l'avoir comprise, et l'avoir comprise, c'est refaire le même chemin intellectuel que celui qui l'a formulé et qui y conduit pour pouvoir vraiment y adhérer et la faire nôtre. Or personne d'autre que nous même ne peut faire ce chemin, si bien que la vérité ne peut s'accepter que librement, mais ne s'impose jamais⁹. Pour accepter la vérité il faut d'abord la comprendre, et c'est en la comprenant que nous l'assimilons, et que nous l'aimons.

La vérité s'accueille librement, et peut tout aussi librement se refuser, si elle est considérée comme trop dérangeante et couteuse pour nos habitudes et nos façons de voir les choses. L'absence de consensus sur une question ne signifie donc en rien l'absence de vérité, car jamais le consensus n'a été un critère de vérité, ni dans les sciences expérimentales, ni en métaphysique. Tresmontant avait vu cela.

⁹ Nous reprenons des termes déjà utilisés par le philosophe Lucien Laberthonnière qui a exprimé mieux que quiconque cette relation intime et personnelle à la vérité, qui respecte pleinement notre liberté.

Le scepticisme ambiant à l'égard de la métaphysique dont nous découvrons progressivement les causes se fonde aussi dans le milieu philosophique sur la fameuse *Critique de la raison pure* d'Emmanuel Kant. Kant a relevé dans cet ouvrage les échecs de la métaphysique. Il est dommage qu'il n'ait pas mis autant d'ardeur à souligner ses réussites. Mais il ne les connaissait en fait pas. Kant estime que la seule méthode de recherche possible pour la métaphysique est celle dites *à priori*. Or il a montré que cette méthode était défailante, et en conclu tout logiquement que la métaphysique se réduit à énoncer des jugements plus ou moins probables, mais jamais infaillibles.

Selon lui, parce que l'objet de la métaphysique (la cause première, que nous appelons aussi l'origine des choses, ou l'Être absolu) est d'une nature qui dépasse le réel observable, les raisonnements pour pouvoir l'atteindre doivent également se soustraire au monde sensible. Puisque cet objet d'étude dépasse le monde sensible, l'enquête ne peut se mener qu'à travers des raisonnements *à priori*, c'est-à-dire qui partent de concepts abstraits, Kant dirait de notre « entendement ». L'objet d'étude du métaphysicien lui impose sa méthode. Celle-ci consiste à partir d'un concept abstrait, comme la définition de Dieu, puis d'en tirer toutes sortes de déductions logiques pour formuler une conclusion tout aussi abstraite, par exemple, que le concept de Dieu implique son existence. Pour Kant, toute preuve de l'existence de Dieu ne peut qu'être *à priori*¹⁰.

Présentons deux célèbres preuves *à priori* de l'existence de Dieu pour voir à quoi cela peut ressembler :

Voici par exemple la preuve de St Anselme de Cantorbéry dans son livre le *Proslogion*¹¹, écrit au XI^{ème} siècle, et où il s'adresse à Dieu lui-même en ces termes : « Or nous croyons que tu es quelque chose dont on ne peut rien **concevoir** de plus grand. Est-ce qu'une nature pareille n'existe pas parce que l'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas. Mais certainement, ce même insensé, lorsqu'il entend ce que je dis : « quelque chose dont on ne peut rien concevoir de plus grand » comprend ce qu'il entend, et ce qu'il comprend **est** dans son intelligence, même s'il ne comprend pas que cela existe. En effet, avoir **une chose** dans la pensée n'est pas la même chose que **comprendre** que cette chose existe. Ainsi, lorsque le peintre réfléchit au tableau qu'il va faire, il l'a dans la pensée ; mais il ne pense pas encore qu'il existe, parce qu'il ne l'a pas encore fait. Mais lorsqu'il l'a déjà peint, il l'a dans l'intelligence (*idée du tableau*)¹² et comprend aussi que ce qu'il a fait existe (*parce qu'il voit le tableau, il a l'idée du tableau existant, et non plus du tableau qu'il avait uniquement dans la tête, mais qui n'existait pas*). Or donc, l'insensé lui-même doit convenir qu'il y a dans l'intelligence quelque chose dont on ne peut rien concevoir de plus grand, parce lorsqu'il entend cette expression, il la comprend, et tout ce que l'on comprend est dans l'intelligence. Et certainement ce dont on ne peut rien concevoir de plus grand n'est pas dans l'intellect seul. En effet, s'il n'était que dans l'intelligence, on aurait pu penser qu'il soit aussi en réalité : ce qui est plus. Or donc, si l'être dont on ne peut en concevoir de plus grand est dans l'intelligence seule, cette même entité, dont on ne peut rien concevoir de plus grand, est quelque chose dont on peut concevoir quelque chose de plus grand : mais certainement ceci est impossible. Par conséquent, il n'y a aucun

¹⁰ Voir et analyser le passage page 169 de Kant dans les *Prolégomènes*, où Kant parle du concept de Dieu. Par ailleurs, aussi étonnant que cela puisse paraître, Kant formule une preuve de l'existence de Dieu dans les *Prolégomènes*.

¹¹ Saint Anselme de Cantorbéry, *Fides quaerens intellectum*, *Proslogion*, Bibliothèque des textes philosophiques, chap. 2, 3 et 4, p. 13-15.

¹² Les notes entre parenthèses sont de nous, pour nous aider à comprendre ce que veut dire St Anselme.

doute que quelque chose dont on ne peut rien concevoir de plus grand existe et dans l'intelligence et dans la réalité. »

Tentons de résumer ce labyrinthe : la définition de Dieu, « un être dont on ne peut rien concevoir de plus grand » est comprise par tous quand on l'énonce. Cette idée est donc dans l'intelligence. Mais il faut maintenant comprendre que cette idée existe, et non plus seulement comprendre l'idée. Pour un tableau, il suffit de voir qu'il existe en réalité pour comprendre qu'il existe. Mais pour Dieu, comment comprendre qu'il existe ? Eh bien quand on examine l'idée d'un être dont on ne peut rien concevoir de plus grand, nous trouvons que pour que cette définition soit vraie, il faut qu'il existe réellement, car l'existence réelle est plus que l'existence dans l'intelligence. Pour que la définition que nous concevons de cet être soit vraie, il faut que cet être ne soit pas seulement dans l'intelligence mais encore dans la réalité. Et cette vérité, si elle découle nécessairement de la nature même de cet être, n'est pas évidente à apercevoir, puisqu'il existe des insensés qui ayant l'idée de cet être, ne voient pas que cette idée même appelle son existence.

Peut-être n'a-t-on jamais eu un texte plus commenté en métaphysique que celui de St Anselme, car la finesse de son argumentation fascine et ait inlassablement discuté, et dont le commentaire est presque devenu un jeu d'adresse chez les philosophes. Or, si cet argument n'est pas aussi simple que la réfutation de Kant a voulu nous le faire croire, il reste qu'il nous paraît faux pour plusieurs raisons que nous allons détailler.

St Thomas répond d'abord que « Dieu n'est pas forcément conçu comme un être dont on ne peut en concevoir de plus grand. En effet, les Grecs pensaient par exemple que Dieu était le monde, et on peut pourtant concevoir un être plus grand que le monde »¹³.

Ensuite il faudrait s'entendre sur ce qu'est cette grandeur¹⁴ que cet être possède éminemment et qui surpasse celle tous les autres êtres. Cela implique un critère de hiérarchisation des êtres, pour pouvoir qualifier cet être de « plus grand » que tout ce qui est concevable. Sans précision de ce critère, nous comprenons, comme la majorité des gens sûrement, que cet être est « plus grand » en tout ce qui est positif (plus grand en bien, en vrai, en juste, en intelligence ou en puissance) car St Anselme ne pensait évidemment pas plus grand en terme négatif (en mal, en faux, en immoralité, en absurdité ou en faiblesse).

Admettons donc, et que Dieu est un être tel qu'on ne peut en concevoir de plus grand, et que nous concevons tous cet être à peu près de la même manière, à savoir, plus grand en tout ce qu'il y a de positif.

Même en s'accordant sur les prémisses de la définition de cet être, celle-ci ne peut en faire surgir l'existence réelle.

Tout d'abord, l'idée définie au départ d'un être dont on ne peut en concevoir de plus grand n'est qu'une idée, donc par définition, une idée hypothétique, qui n'est ni vraie ni fausse. Nous nous posons déjà la question ce qu'entend St Anselme sous le terme d'idée, et il n'est pas impossible qu'il conçoive une idée comme ayant une certaine dose de réalité, à la manière dont pouvait le concevoir Platon. Or, si une telle conception de l'idée nous a traversé l'esprit en lisant St Anselme, il nous faut l'écarter, car une idée n'a aucune existence, elle n'est que le produit d'un esprit, une pure abstraction sans réalité. Mais l'auteur du texte continue en affirmant que cette idée n'est pas seulement une hypothèse, mais une réalité certaine, car si cet être dont on ne peut en concevoir de plus grand n'existe que dans l'intelligence, on peut en concevoir un qui existe aussi dans la réalité, ce qui est plus grand. Cet être dont on ne peut en concevoir de plus grand, en ne restant qu'une pensée, et donc qu'une hypothèse, et moins grand

¹³ GILSON, *Le Thomisme*, Vrin, 1997, p. 63.

¹⁴ Nous tenons à remercier ici notre ami Guillaume qui à travers nos échanges féconds m'a non seulement suggéré cette idée, mais également permis de comprendre la logique de cette preuve.

que ce même être réel, et entre en contradiction avec sa définition. En définitive, St Anselme considère qu'il y a une contradiction entre ce qu'implique la définition de cet être hypothétique, à savoir, son existence réelle, et le fait qu'il s'agisse d'un être hypothétique, et qu'à cause de cette contradiction il faut admettre qu'il n'est plus hypothétique mais réel.

Or même si c'est le fait même d'être une hypothèse qui contredit la définition de cet être, il ne s'agit pas moins de la contradiction d'une hypothèse, et jamais d'une contradiction réelle, si bien que cette contradiction n'implique rien d'un point de vue du réel.

Une autre analyse permet de comprendre l'impossibilité de faire sortir cet être de notre esprit à la réalité comme le fait St Anselme.

St Anselme compare l'idée d'un être dont on ne peut en concevoir de plus grand comme moins grande que le simple être dont on ne peut en concevoir de plus grand, en expliquant que c'est parce que cette idée n'a pas l'existence (sous entendue : l'existence « réelle »). C'est pourquoi il conclut que cet être ne peut exister seulement dans l'intelligence, mais forcément aussi dans la réalité. Mais quand nous concevons un être dont on ne peut en concevoir de plus grand, nous le concevons bien **avec** l'existence, car sinon nous ne le concevrions pas du tout ! Nous l'imaginons donc comme existant, sans penser que par cela même il puisse exister en réalité. Il n'y a donc pas de hiérarchie possible entre cette idée d'un être dont on ne peut en concevoir de plus grand et l'être même dont on ne peut en concevoir de plus grand, puisqu'il s'agit du même être ! Seulement d'un côté il est simplement pensée, et donc pensée comme existant, et d'un autre côté il n'est plus pensée, mais réellement existant. Une idée ne peut effectivement avoir d'existence réelle, ni aucune existence du tout, mais c'est un sophisme de penser que l'idée d'une chose ne comporte pas l'idée de son existence.

La seule idée d'un être dont on ne peut en concevoir de plus grande comporte bien en elle l'existence, car en concevant cet être nous le concevons comme existant, et on ne peut donc réellement pas en concevoir de plus grand, mais cela n'implique pourtant pas qu'il existe en réalité. Il n'y a donc pas de contradiction entre la définition de cet être dont on ne peut en concevoir de plus grand et le fait qu'il ne s'agisse que d'une idée, car cette idée nous le fait concevoir comme existant réellement, même s'il n'existe pourtant pas. Il n'y a donc aucune nécessité à attribuer l'existence réelle à cet être dont on ne peut en concevoir de plus grand pour répondre à sa définition. Cela aussi, St Thomas l'avait vu.

Malgré cette tentative de passer de l'idée abstraite à l'être concret, le saut de l'un à l'autre reste infranchissable, comme a pu le rappeler Kant.

Une autre preuve *à priori* de l'existence de Dieu est proposée par Descartes dans sa Cinquième méditation. Voilà en substance ce qui est dit¹⁵ :

Ma pensée a en elle des idées qui ne proviennent pas de l'expérience. On s'en rend compte avec les notions mathématiques. Les formes géométriques tel qu'un triangle n'existent pas dans la nature, elles ne peuvent donc en provenir, et pourtant l'idée du triangle n'est pas arbitraire et se trouve dans notre esprit très clairement et distinctement. Et, pour Descartes, ce qui se conçoit clairement et distinctement est **vrai**. Cela ne veut pas dire que le triangle existe en réalité, mais qu'au moins en pensée la nature du triangle que nous concevons est vraie, et que nous ne nous trompons pas avec une autre forme comme un carré. Ainsi, quelque chose qui n'existe pas peut malgré tout être vrai en pensée.

De ces idées purement intellectuelles qui sont en nous se trouve l'idée de Dieu, c'est-à-dire l'idée d'un être souverainement parfait. Or cette idée d'un être parfait, quand nous nous penchons sur sa nature, nous nous apercevons qu'elle implique que cet être est toutes les

¹⁵ Descartes, *Méditations métaphysiques*, PUF, 1956, Paris, p. 99-102.

perfections, et donc l'existence (car un être qui existe est forcément plus parfait qu'un être qui n'existe pas). Donc, à cette idée d'un être parfait nous devons lui attribuer l'existence, qui est une perfection. Et cette réflexion que l'être souverainement parfait existe, bien qu'elle ne soit pas évidente au premier abord, tout comme le fait qu'un triangle est obligé d'avoir trois angles dont la somme équivaut à 180° , n'en reste pas moins conçu clairement et distinctement une fois que la logique est perçue. Ainsi, la proposition « Dieu existe » est forcément vraie.

Mais l'argument n'est pas encore fini. Car Descartes sait ce qu'on lui répondra : le Dieu dont on attribue l'existence, l'imagination dont on l'a fait sortir le conçoit comme existant forcément, mais cela n'impose pas qu'il existe en réalité. De même, le fait qu'un triangle ait forcément trois angles égaux à 180° ne veut pas dire que ce triangle existe, même si ce théorème est vrai.

C'est là que Descartes précise : le triangle, qu'il existe ou qu'il n'existe pas, nous n'avons pas d'autre choix que de lui attribuer que ces trois angles forment 180° , car cela découle de sa nature. Et bien de même, qu'on dise que Dieu existe ou qu'il n'existe pas, nous n'avons pourtant pas d'autres choix que d'admettre que l'être souverainement parfait doit exister, car cela découle de sa nature.

C'est là que réside l'erreur de Descartes : **ce dernier prétend que nos pensées peuvent être vraies sans pour autant qu'elles soient d'abord réelles** (comme les vérités mathématiques). Cela entraîne la confusion que nous allons voir. Ce qui nous préoccupe c'est qu'il accorde à une essence qu'il *conçoit* comme forcément existante son existence *réelle*. Il se permet cela car pour lui le critère de vérité c'est l'évidence, et non le réel. Ainsi, puisque la proposition : « un être souverainement parfait existe forcément » est d'une logique évidente, elle est vraie. Et en l'occurrence, ce qui est vrai ici, ce n'est plus qu'un triangle ait ses trois angles équivalents à 180° , mais que Dieu existe. Il déduit l'existence de Dieu parce qu'elle lui apparaît comme « claire et distincte », donc comme vraie. La proposition « un être souverainement parfait existe » est vraie car elle est conçue, après explication, comme claire et distincte. Le passage de l'idée à l'existence suit donc ce chemin : le fait que Dieu existe est vraie parce que cette proposition est claire et distincte (et non parce qu'elle est réelle), puis une fois admise, cette vérité affirmant une existence, cette vérité entre dans le réel.

Nous n'avons pas besoin d'autres exemples pour comprendre le procédé des preuves dites à priori, bien qu'il en existe pléthore¹⁶. Elles consistent à poser une définition, puis à dérouler un raisonnement qui permet de déboucher sur l'existence nécessaire de Dieu. Et l'on se permet ce saut impossible entre l'essence conçue et l'existence réelle parce que le critère de vérité n'est justement pas le réel, mais notre raison, et sa logique qui conçoit distinctement et clairement le raisonnement. L'ennui est que le critère de vérité ne doit pas être notre raison, mais le réel. Notre raison n'a pas le pouvoir de dire ce qui est vrai ou ce qui n'est pas vrai tant qu'elle n'a pas comparée son jugement avec la réalité. C'est ce qu'oublie de faire Descartes après avoir exposé sa preuve. Or, puisque nous ne partons pas du réel, mais d'une idée pure de notre raison, il est impossible de prouver aucune existence, car comme le reconnaît Descartes lui-même, il ne suffit pas de concevoir quelque chose pour que cette chose existe. Mais c'est la séparation impossible entre vérité et réalité qui a conduit Descartes dans l'erreur, comme si nous pouvions avoir la vérité sans que celle-ci ne soit tirée de la réalité. Ainsi Descartes a voulu démontrer que Dieu existe forcément, et a trouvé sa démonstration vraie car claire et distincte, alors qu'il fallait plutôt juger sa vérité en fonction non pas de son évidence, mais de sa pertinence face au réel.

¹⁶ Les preuves à priori sont reprises en de nombreuses variantes par les philosophes cartésiens qui considèrent la métaphysique comme devant partir de l'essence qui doit déboucher sur l'existence. Ainsi chez Spinoza, Leibniz, Wolff... qui sont des métaphysiques de l'essence, et non des métaphysiques de l'existence (distinction lumineuse exposée par Étienne Gilson).

L'alternative à la méthode à priori : la méthode à posteriori

La digression sur les preuves à priori de l'existence de Dieu nous a certes fait mal au crâne, mais ce n'est pas en vain. En effet, nous avons appris à travers ces errements de la pensée que si nous prenions notre propre raison comme critère objectif de vérité, nous aboutissions à des conclusions coupées du réel et donc sans valeur réelle. C'est ce qu'on reproche à la métaphysique, de parler dans le vent. Pour éviter cela il suffit de s'intéresser à la réalité objective, celle que les sciences étudient, l'Univers, sa structure, ses lois, et son évolution. C'est le seul point de départ possible pour une recherche qui souhaite aboutir au réel.

Cette autre méthode, beaucoup plus sérieuse, est appelée *à posteriori*. Kant l'a toujours négligé parce qu'il croyait qu'elle ne pouvait se prêter à l'objet de la métaphysique. Pour Kant, la métaphysique est condamnée à suivre la voie du raisonnement à priori¹⁷, et il montre ensuite qu'elle mène à des impasses. Mais il y a une autre métaphysique possible, celle qui s'en tient au réel, et nous savons désormais que la seule façon de ne pas dire n'importe quoi est de rester au contact de la réalité extérieure. Si nous nous coupons du réel objectif, nous pouvons raisonner fort bien, mais nous raisonnons dans le vide¹⁸. La rationalité c'est l'adéquation de notre discours au réel extérieur pour reprendre les mots exacts de Claude Tresmontant.

Une fois que nous avons porté notre attention à ce que nous apprend les sciences du réel, nous pouvons commencer à réfléchir sur des bases solides et avoir une vraie recherche rationnelle sur les questions qui nous préoccupent. Pourquoi les êtres existent-ils ? L'Univers peut-il être l'origine de tout et de cette manière être le seul Être¹⁹ ? Et s'il s'avère impossible qu'il soit l'origine des choses et la totalité de l'être, quel est cette origine ? Puis plus tard nous nous interrogerons sur l'origine de l'évolution que connaît l'Univers. Cette évolution peut-elle aussi s'expliquer par elle-même, ou a-t-elle besoin d'une cause extérieure pour se produire ? L'Univers est-il la cause de l'apparition de la vie, et de l'apparition de la pensée ou faut-il un autre être qui permette de l'expliquer ? La question des origines s'applique à tout ce que contient le réel.

¹⁷ Dans les Prolégomènes, p. 29-30 : « Tout d'abord, pour ce qui est des sources d'une connaissance métaphysique, leur concept implique déjà que ces sources ne peuvent pas être empiriques. Les principes de cette connaissance (ses principes et ses concepts fondamentaux) ne doivent donc jamais être empruntés à l'expérience, car il faut qu'elle soit une connaissance non pas physique, mais bien métaphysique, c'est-à-dire, qui se situe au-delà de l'expérience. Ni l'expérience externe, source de la métaphysique proprement dites, ni l'expérience interne, qui fait la base de la psychologie empirique, ne seront au principe de cette connaissance métaphysique. » (...) « La connaissance métaphysique doit contenir exclusivement des jugements à priori : le caractère propre de ses sources l'exige. » Nous sommes en total opposition avec Kant, puisque nous pensons que c'est précisément par l'étude de l'expérience externe (dont St Thomas est l'illustre représentant) ainsi que par celle de l'expérience interne (nous pensons à une autre tradition de théologiens, St Augustin, Pascal jusqu'à Laberthonnière), que nous pouvons faire de la métaphysique une vraie science (nous entendons par là une discipline rationnelle).

¹⁸ Ce qu'avait vu Kant.

¹⁹ Pourquoi affirmons-nous que si l'Univers est l'origine des êtres, il est la totalité de l'être ? C'est parce que si l'origine des êtres donne vraiment l'existence à toute chose, si tout être vient de lui, alors il n'existe pas d'autres êtres possibles hors de son être. Les êtres seconds ne peuvent être que des participations à l'être de la cause première, et l'origine des êtres créent d'autres êtres dans le sens où il donne de son être à d'autres êtres. Ainsi l'origine des êtres regroupe nécessairement en lui la totalité de l'être. Cela permet d'anticiper une deuxième question : pourquoi ne peut-il y avoir qu'un seul Être à l'origine des choses : c'est que deux êtres co-éternels par exemple n'auraient chacun qu'une partie de la totalité de l'être, et n'étant pas absolu, il n'y aurait pas d'absolu. Or sans absolu, nous retombons dans des êtres seconds, dont l'existence n'est pas explicable.

Ces questions ne sont jamais résolues par la physique ou la biologie, car elles sont d'ordre métaphysique et demandent une analyse philosophique que les sciences expérimentales ne peuvent donner.

Deux types de cause : les causalités expérimentales, et les causalités métaphysiques

Les sciences expérimentales (la physique, l'astrophysique, la biologie, la psychologie...) s'emploient à décrire les lois qui régissent le monde. Comme le rappelle Tresmontant, leur objectif est de savoir *comment* le monde existe, *comment* il fonctionne, *comment* la matière se forme, *comment* elle est constituée ou encore *comment* un organisme fonctionne. Les sciences expérimentales s'emploient donc à chercher les causalités temporelles ou matérielles des choses qui nous entourent. Mais aucune science expérimentale n'aborde la question des origines, *pourquoi* est-ce que le monde existe, *pourquoi* il possède ces lois, *pourquoi* il y a une évolution, *pourquoi* les organismes vivants existent, et *pourquoi* les êtres peuvent-ils grandir et se développer comme ils le font etc... car nous partons là dans l'analyse de la cause métaphysique. Précisons notre pensée sur cette distinction capitale.

Les sciences nous décrivent le monde ainsi que ses divers processus qui forment toute son évolution, évolution qui a abouti pour ne prendre qu'un exemple il y a 3,8 milliards d'années à la première cellule vivante sur notre planète. Or cette description scientifique ne nous dit pas quel est l'origine du monde ni l'origine de ses processus, elle ne fait que constater une succession, des enchainements. Or la métaphysique s'intéresse à l'existence même du monde, et à l'existence même de ces processus. Comment expliquer que l'enchainement de ces processus puissent avoir lieu, comment comprendre que des processus physiques et chimiques se fassent, et qu'ils se fassent si bien qu'ils permettent l'apparition de la vie, douée d'autonomie et d'initiative ? Comment comprendre en un mot que l'évolution de l'Univers existe ? On aura beau nous répéter que la vie est apparue grâce à des conditions météorologiques et des processus chimiques, la science reste incapable de nous expliquer pourquoi ces processus et ces conditions se font et parviennent à engendrer ou à créer la vie. Or ces processus, cette évolution, elle a bien une origine, il y a bien quelque chose qui l'explique, car elle ne peut pas venir du néant ! Seule la métaphysique peut enquêter là-dessus, et nous verrons cette enquête dans notre second chapitre.

Il y a donc deux niveaux d'analyse quand on s'interroge sur l'origine des choses, chacun se penchant sur deux types de causes différentes. Nous avons d'un côté la description scientifique qui nous renseigne sur la chronologie des événements dans l'Univers, sur les processus physiques ou les rouages chimiques qui s'y déroulent, par exemple ceux qui permettent l'apparition de la vie. Tout ceci est essentiel pour notre recherche, mais n'y répond pourtant pas. Car après cette description doit venir l'explication métaphysique censée nous apporter une réponse sur pourquoi l'évolution existe, pourquoi tel processus, tel rouage chimique existe, quelle force a permis de faire marcher tous ces processus, et pourquoi ces processus en fonctionnant aboutissent à la vie et à l'apparition d'êtres nouveaux.

Métaphore de la création d'un tableau pour distinguer les différents types de cause : les causes physiques ou secondaires, et les causes métaphysiques ou premières

Nous avons donc deux types de causalités qu'il faut absolument savoir distinguer si l'on veut bien comprendre la suite. Elles ne s'excluent pas, mais apportent des explications différentes et complémentaires²⁰ sur la réalité.

²⁰ L'ouvrage paru récemment s'intitulant *Dieu, la science, les preuves*, a un titre qui laisse entendre que la science (dans le sens moderne de sciences expérimentales) peut prouver Dieu. Or nous avons déjà dit que la science (expérimentale) n'a pas les outils intellectuels pour une telle recherche. Les deux auteurs de ce livre

Prenons la création d'un tableau : il a été réalisé avec des pigments de couleurs agencés dans un certain ordre. Ces couleurs tiennent grâce à un liant, autrefois c'était une colle animale, ou du blanc d'œuf, et les couleurs sont disposés à l'aide du pinceau. Pourtant, si le tableau nécessite tous ces éléments que nous pouvons appeler « causes secondaires », sans lesquels le tableau n'existerait pas, on ne peut sérieusement pas soutenir que ces causes secondaires qui s'enchainent successivement, dans un ordre précis, suffisent à expliquer la création du tableau. Il faut encore une personne qui opère en tenant le pinceau et en agencant les couleurs selon son inspiration. C'est le peintre qui est la cause première, la vraie cause, d'où s'explique toute la mise en œuvre. C'est la cause principale de la composition du tableau.

Nous voyons par cet exemple qu'il y a plusieurs types de causes. Certaines causes sont secondaires (les pigments et le pinceau), car elles sont nécessaires à la composition du tableau mais ne suffisent pas à expliquer son origine. D'autres causes sont supérieures (le peintre dans l'exemple), en ce sens qu'elles donnent l'explication, la vraie cause qui permet de comprendre pourquoi le tableau existe. Il y a donc une hiérarchie dans les causes entre les pigments et le pinceau et le peintre. La science s'occupe des causes secondes ou matérielles, et la cause première est l'objet de la métaphysique.

A la recherche de la cause première

Ainsi les sciences expérimentales en étudiant l'Univers nous font voir **la chaîne chronologique** des causes. La métaphysique, en cherchant l'origine des êtres, l'origine de l'évolution, analyse cette fois **la chaîne hiérarchique** des causes. Pour le reformuler dans un langage philosophique, la science s'occupe des causes secondes, nécessaires mais non suffisantes, car elles dépendent toujours d'une autre cause pour pouvoir produire leur effet, et la métaphysique s'intéresse à la cause première, nécessaire et suffisante, en ce sens que sa production ne vient pas d'une autre cause, mais qu'elle en est pleinement l'origine. Les deux ne sont pas de **même nature**²¹. Nous aurons l'occasion de revenir encore sur cette distinction.

font donc fausse route d'entrée de jeu, les emmenant vers des erreurs certaines. Par ailleurs, ce qui est regrettable, c'est de ne pas citer ces sources quand notre travail repose essentiellement sur celui des autres. Et il se trouve que les deux auteurs de ce livre n'ont fait qu'une mauvaise copie mal interprétée de l'œuvre dont nous puisons nous-mêmes abondamment pour cet écrit, qui est celle de Tresmontant, *Comment se pose le problème de l'existence de Dieu*. Se faire ainsi passer pour un savant en reprenant les conclusions d'un autre sans le citer ressemble à l'attitude d'un enfant jaloux que d'un adulte brillant.

²¹ Nous posons ici une réflexion utile sur cette hiérarchie des êtres pour ne pas trop prolonger une analyse dont la complexité aussi passionnante soit-elle, nous éloigne quelque peu de notre sujet. Quand nous parlons de hiérarchie des êtres, c'est que nous nous entendons un critère de comparaison pour pouvoir les classer. Nous nous trouvons donc maintenant sur le plan de **l'essence**, et ce critère de hiérarchisation des êtres est ce qu'Aristote appelle l'acte. Plus un être est capable d'agir, ou capable « d'actualiser » quelque chose, et donc d'être cause, plus on dit qu'il est « en acte ». Le peintre est plus en acte que le pinceau, car il a une capacité d'action supérieur. Le peintre agit, et le pinceau est agité. De même, la cause de l'existence de l'homme est plus en acte que l'homme lui-même. L'homme agit, mais il reste limité dans son action. La cause de l'homme est forcément supérieure en acte à ce dernier. Car il est évident que l'être causé est inférieur ou égale en acte à l'être qui est sa cause, du fait que l'être causé reçoit de l'être qui est la cause. Or il ne peut recevoir que ce que l'être qui est la cause peut lui donner, et donc être inférieure ou égale à lui en acte. En prenant ce critère de « la capacité d'action » pour hiérarchiser les êtres, nous rejoignons la conception d'Aristote qui plaçait au sommet de cette hiérarchisation des êtres un Acte pure, qui est l'action même. Mais la « capacité d'action » qui est le critère de la hiérarchisation des êtres, ne pouvons-nous pas aussi la nommer liberté ?

L'objet ultime de la métaphysique est ce que nous appelons la Cause des causes, qui est l'origine de toutes les choses existantes, l'Être premier²².

Ainsi le problème des êtres, c'est le problème de l'être de l'Univers d'abord, que nous verrons dans notre premier chapitre, puis le problème de tous les autres êtres qui sont apparus en son sein, par le processus de l'évolution, que nous évoquerons dans le second.

Cette question du pourquoi de l'existence, chacun d'entre nous se l'est déjà intimement posé en se demandant pourquoi nous existons et pourquoi les choses existent. Nous généralisons simplement ici la question à l'entièreté des êtres. Nous verrons que les êtres dont nous nous étonnons de l'existence sont contingents, qu'ils naissent et meurent, et qu'ils naissent au travers d'un processus que nous appelons l'évolution.

Nous voulons légitimement savoir à qui ou à quoi nous devons l'origine de toutes ces choses. Une telle recherche métaphysique est non seulement permise, mais nécessaire pour quiconque s'essaie à comprendre rationnellement le monde.

Chapitre 1 : l'origine du monde

Le néant n'est pas l'origine des choses

Rien ne naît jamais de rien. Ce principe de base que du rien ne peut jamais apparaître quelque chose nous indique d'emblée que l'origine de toute chose ne peut pas être le néant. Pour le dire autrement, il est impossible rationnellement que du non-être puisse sortir de l'être. A l'origine des êtres on ne peut pas répondre le néant. La philosophie le sait depuis au moins le savant grec Parménide, qui fut le premier à le souligner au V^{ème} siècle avant J.-C.

Selon le bon mot de Maurice Blondel, l'idée de néant est un néant d'idée. Non seulement la nature a horreur du vide, mais la raison également. Quand on essaie de se représenter le néant, c'est-à-dire le non-être absolu, notre imagination tente vainement de détruire tout ce qui existe, mais elle est incapable de se détruire elle-même en train de penser, et loin d'arriver à l'idée de néant qu'elle cherchait elle se retrouve en face de sa propre pensée qu'elle ne peut effacer, et donc en face d'elle-même pensante, devant son propre être. La représentation du rien absolu est impossible, il n'est pas pensable car dans notre esprit il y a toujours quelque chose qui existe, à commencer par notre esprit qui réfléchit. C'est Bergson qui a rendu célèbre cette critique de l'idée de néant en démontrant qu'il s'agit d'une pseudo idée qui n'a jamais été réellement pensée, car le néant est impensable. Le néant est donc non seulement impossible, mais aussi impensable.

Les choses existent, mais puisqu'elles ne sont pas éternelles et qu'elles changent, elles ne sont pas leur propre origine et leur être demande explication

Si maintenant nous sortons de notre imagination qui est incapable de se représenter le néant, et que nous revenons dans la réalité, nous constatons qu'il existe des êtres de toutes

²² Nous allons voir par la suite qu'on ne peut se passer d'une telle Cause première pour expliquer l'origine des êtres. La démonstration vient dans les pages qui suivent.

sortes. Nous existons, et nous existons dans un monde qui lui aussi est là indépendamment de nous ou de la représentation qu'on s'en fait. Notre esprit en prenant du recul sur ces existences que sont la matière d'abord, les êtres vivants ensuite, et les êtres pensants que nous nommons des personnes enfin, ne peut manquer de s'interroger : d'où viennent tous ces différents êtres ? L'origine des êtres compris dans son sens le plus large, car nous entendons par être l'ensemble de ce qui existe, c'est-à-dire l'Univers entier avec tout ce qu'il contient, est une question aussi naturelle qu'essentielle qui s'impose à nous.

Ce questionnement présuppose que nous ayons pris conscience de deux choses : la première, que nous reconnaissons pour vraiment réelle les choses que nous percevons autour de nous. Aussi contre intuitif que cela puisse paraître, certaines philosophies déprécient la consistance de ce monde en expliquant que la réalité observable n'est que notre réalité, qu'elle n'est que notre pensée qui projette ses concepts sur les choses pour les rendre intelligibles, et que la forme des choses et les lois qui les régissent sont en fait les formes et les lois de notre pensée. Dans ces conditions, notre pensée calque sa logique sur les choses afin de les adapter à nos conceptions, mais en dehors du monde que modèle ainsi notre pensée, nous ne connaissons rien des choses elles-mêmes, définitivement voilées derrière les images qu'y plaque notre esprit. C'est la vision kantienne du monde. Ainsi les couleurs, les formes, la matière et les lois qui l'ordonne seraient telles que je les perçois et non tel qu'elles sont vraiment. C'est une opinion courante chez les philosophes, car il est vrai que nos organismes qui ressentent et perçoivent sont des intermédiaires plus ou moins fidèles entre notre esprit connaissant et le monde connu.

Il est de bon ton de répéter après Descartes et Kant que notre examen du monde se fait uniquement à partir du prisme de nos perceptions individuelles, de nos organismes particuliers. Ainsi même s'il existe un monde objectif indépendamment de nous, il ne nous est pas connu, car nous en avons une expérience subjective. La représentation que nous nous faisons des choses ne sont pas les choses elles-mêmes nous dit Kant, si bien qu'on peut se demander si nous pouvons considérer, comme nous l'avons fait en introduction, que le critère objectif de toute connaissance est le réel, s'il nous est finalement inaccessible.

Pourtant les sciences expérimentales qui étudient le monde observent continuellement des phénomènes nouveaux qui nous obligent constamment à réadapter notre pensée, à revoir et à corriger notre conception du monde physique et biologique, prouvant que c'est le réel qui modifie notre pensée, et non la pensée qui modifie le réel ou qui calque ses lois sur lui. Notre pensée est enrichie par le réel qui est plus large qu'elle²³. Notre pensée apprend donc à son contact, elle s'adapte à ce que les sens lui apprennent, prouvant qu'elle n'est donc pas la source de l'organisation du réel et de sa logique. La réalité que perçoit nos sens n'est donc pas que notre réalité, elle existe objectivement pour nous **car nous subissons sa logique**, son enseignement, impliquant que ce ne soit pas du notre. Nous savons que le monde n'a pas attendu notre naissance pour exister, il ne s'évanouira pas avec notre mort, il existe objectivement et n'est pas une simple vue de notre esprit. Mais nous voyons surtout qu'il a un impact sur notre pensée et que ce n'est pas notre pensée qui a un impact sur lui. Nous avons bien confirmation que nous pouvons vraiment connaître le monde qui nous entoure, puisqu'il ne peut s'agir de notre propre représentation. Nous avouons sans peine que notre connaissance se construit à travers la perception de nos organes particuliers, mais il n'en ressort pas une subjectivité totale puisque sans avoir exactement les mêmes impressions sur l'Univers nous lui reconnaissons pourtant tous les mêmes lois, les mêmes propriétés. Nous avons donc une connaissance objective et certaine sur l'Univers par notre observation et expérience de celui-ci, et la dose de subjectivité qu'on en a est minime et n'altère pas notre capacité à saisir le réel.

Or cette réalité nous présente un monde où les êtres naissent et meurent. La matière se transforme et s'use aussi, et finalement toutes les réalités de l'Univers se révèlent êtres

²³ Ce que dit Bergson.

périssables, datables, temporelles. Nous ne connaissons pour l'instant aucune réalité dans notre expérience concrète qui soit éternelle, et qui n'est pas un début ni une fin. Même les planètes, les étoiles et les galaxies ont un âge. Il est désormais confirmé que l'Univers entier, nous allons y revenir, a un âge. Ainsi les êtres auxquels nous avons à faire ne s'autosuffisent pas, ils sont éphémères, contingents diraient les philosophes. Aucun être dans l'Univers ne peut donc prétendre être sa propre origine, aucun ne peut affirmer qu'il tient son être de lui-même, car tous à un moment donné n'existaient pas. Ils sont donc venus à l'existence. Or si les êtres sont venus à l'existence, c'est qu'ils tiennent leur être de quelqu'un ou de quelque chose d'autre. Car encore une fois, ils ne peuvent provenir du non être²⁴.

Notre premier constat est la réalité inexorable de l'Univers, et le second que celle-ci est en devenir, en évolution permanente, et que ces changements, le cycle des naissances et des morts, tout comme la croissance des êtres sous nos yeux, indique une insuffisance ontologique, un déficit d'être qui nous incite à chercher la cause de tous ces êtres ailleurs qu'en eux-mêmes. Ce déficit d'être vient du fait que dans ce monde, tout est en devenir, tout est en changement. Or, nous y reviendrons plus loin dans l'analyse, tout être qui change ou se transforme doit la cause de ce changement à un être supérieur. C'est ce qu'Aristote affirmait déjà en disant qu'une chose ne peut pas être en puissance et en acte en même temps, ce qui veut dire qu'une chose ne peut pas à la fois ne pas avoir une chose, puis se donner cette chose qu'elle n'a pas. Ce qui revient à dire qu'un être ne peut pas se mouvoir lui-même, en langage contemporain nous dirions qu'il ne lui est pas possible de se transformer lui-même. Nous y reviendrons amplement.

Ces deux réflexions mises bout à bout, il y a des êtres indépendamment de nous, mais ces êtres sont incapables seul de rendre compte de leur existence et de leurs transformations, poussent donc notre raison à rechercher l'origine des choses. Puisqu'il y a besoin d'une cause, il faut la trouver et savoir si celle-ci peut être l'Univers, comme le pense l'athéisme, ou si elle est un autre Être.

La première caractéristique de la cause que nous cherchons : elle est éternelle

Rien ne peut naître de rien. Nous l'avons déjà répété maintes fois, mais cette constatation presque enfantine nous oblige à conclure de façon plus sérieuse qu'il y a **toujours** eu de l'être. En effet, puisqu'il y a des êtres, à commencer par notre propre être, alors il y a toujours eu de l'être, car l'être ne peut toujours pas provenir du néant, mais uniquement de l'être. Si le néant, c'est-à-dire le non être absolu, avait déjà existé, jamais aucun être n'aurait pu exister, et il y aurait éternellement eu rien. Or puisque des êtres existent, à aucun moment il n'y a eu le néant, ce qui veut dire qu'il y a toujours eu de l'être.

Il y a donc toujours eu quelque être qui existe. Mais concernant cette éternité de l'être, est-ce qu'il s'agit d'un Être éternel, ou d'une éternité d'êtres ? Cette question n'est pas négligeable dans notre recherche des origines, car elle permet de déterminer la nature de la cause que nous cherchons.

Nous pouvons concevoir dans notre esprit une suite infinie d'êtres qui se succéderaient, une chaîne sans fin d'êtres. Mais ceci est en réalité inconcevable, car cette suite infinie n'aurait donc jamais de cause, puisque tous ces êtres successifs dépendraient chacun de l'être qui le précède. Or si tous les êtres dépendent d'un autre, ils sont tous dépendants. En langage philosophique nous dirions qu'ils sont tous des causes secondes en ce sens qu'ils dépendent tous d'un autre être qui leur est antérieur. Mais si tous sont dépendants, alors il n'y a aucun être qui est l'origine de cette chaîne infinie. Or, même pour un nombre infini, si aucun être n'est l'origine de cette infinité d'êtres, alors il faut bien dire que tous proviennent du néant. Si aucun

²⁴ Nous reprenons la limpide formulation de Tresmontant.

être n'est l'origine de tous les êtres, alors tous les êtres proviennent du néant. Or nous savons que cela est impossible. Il ne peut donc y avoir une chaîne infinie d'êtres successifs comme nous l'avons décrit, car étant tous dépendant d'un autre être aucun ne serait l'origine de l'existence de cette infinité d'être, et donc l'origine de cette infinité ne pourrait qu'être le néant, chose absurde et impossible.

Nous devons donc nous tourner vers l'autre solution : la cause des êtres et elle-même sans cause²⁵ et forcément éternelle. L'origine des choses est donc un Être éternel, et il ne peut en être autrement si nous voulons à tout prix que les êtres ne sortent pas du néant, hypothèse qu'il faut effectivement écarter si nous voulons rester rationnel. Et, puisque l'Être qui est la cause de tous les autres êtres est forcément éternel, sans début ni fin, il est l'être absolu, car le terme « absolu » signifie sans dépendance à aucun autre être comme l'indique Tresmontant. L'Être qui est l'origine de toute chose est donc absolu, sans dépendance à un autre être puisqu'il est premier et éternel, et sans une telle entité l'origine des êtres ne serait plus l'être, mais le non-être, le néant, ce qui est absurde et impensable. Il faut au moins un être premier, cause de tout et éternel, car nous avons vu qu'une infinité d'êtres n'est pas possible. C'est pourquoi quand nous parlons de cette entité nous mettons une majuscule, car il est l'Être absolu et éternel.

Mais une réserve peut encore nous être opposée après notre démonstration. Si effectivement il doit y avoir éternellement de l'être, car sinon les êtres proviendraient du néant, pourquoi postulons-nous l'existence d'un seul Être éternel et absolu ? Si en effet il faut bien une cause première, pourquoi ne pas imaginer qu'il puisse y avoir par exemple deux êtres co-éternels qui seraient à eux deux l'origine de toute chose, comme le propose le manichéisme.

En effet, il ne peut exister qu'une seule cause première, qu'un seul Être absolu et origine des choses, et en voici selon nous la raison.

En supposant deux Êtres co-éternels et absolus, nous distinguons deux êtres distincts par leur nature. Ces deux êtres co-éternels ont donc des natures²⁶ différentes. Or, et c'est le problème, une cause première ne peut pas avoir de nature, car dans ce cas elle ne serait pas cause première, puisqu'il y aurait encore sa propre nature dont elle ne serait pas la cause et dont il faudrait trouver la cause. Le fait que l'un ne soit pas l'autre oblige ces deux êtres hypothétiques à avoir une nature différente, et c'est parce qu'ils ont une nature qu'ils ne peuvent être l'origine de toute chose. Et si nous disons que ces deux Êtres n'ont pas de nature, nous ne voyons plus ce qui les distingue et nous finissons par ne parler que d'un seul et même Être.

Nous ne pouvons donc attribuer qu'à un seul Être le privilège d'être cause de tout, éternel et absolu, et par là même incausé. Il faudra se rappeler que quand nous parlons de l'Être absolu, nous parlons d'un être unique.

Pour prolonger notre réflexion il s'agit maintenant de savoir quel est ce quelque chose qui a toujours existé, cet Être absolu qui explique le fait que les êtres existent et que le néant n'existe pas, n'a jamais existé, et n'existera jamais. De qui ou de quoi parlons-nous quand nous désignons l'Être absolu et nécessaire, qui est l'origine des êtres ?

²⁵ Quelques philosophes ont aussi tenté de montrer que l'Être premier et absolu pouvait être cause de lui-même (Descartes). Là encore c'est impossible, car pour être cause de lui-même, il faudrait que l'Être se donne l'être. Mais pour se donner l'être, il faudrait déjà qu'il est l'être, et donc qu'il soit. Sauf qu'ayant l'être, on ne comprend plus pourquoi il a besoin de se le donner, et donc de se causer lui-même, puisque pour ça il faut déjà qu'il existe. St Thomas remarquait déjà qu'un être qui est cause de lui-même devrait être antérieur à lui-même pour pouvoir se donner l'être. Mais être antérieur à lui-même n'a aucun sens. Ainsi l'Être absolu ne peut pas se causer lui-même, il est éternel, il ne peut pas s'engendrer lui-même et n'en a aucunement besoin.

²⁶ Nous entendons par nature l'ensemble des déterminations possibles d'un être. La nature d'une chose c'est la somme des possibilités de cette chose, c'est tout ce qu'elle peut faire ou être. La nature est donc toujours limitative, elle encadre l'être non pas dans une définition mais dans un nombre limité de possibilités d'action et d'être.

L'Univers peut-il prétendre être cet Être absolu qui est l'origine des êtres ?

Le premier prétendant possible au titre d'Être absolu est l'Univers. C'est le postulat athée de penser l'Univers comme étant le seul être, et donc l'Être absolu puisqu'il n'y en a pas d'autre que lui. L'athéisme professe que l'Univers est seul, qu'il se suffit donc à lui-même car il est absolu et ne dépend donc d'aucun autre être, et que par conséquent il est l'origine de tout. L'athéisme ne dit pas autre chose.

Cet Univers dont nous parlons est composé en immense majorité d'hydrogène et d'hélium. L'abondance de l'hydrogène dans l'Univers est de 74% et de 23 à 25% pour l'hélium, laissant un seul petit pourcent pour tous les autres éléments plus lourds. Ce sont les estimations couramment données²⁷. Mais avant cet état actuel, lors des premiers instants de l'Univers, il y a plus de 13 milliards d'années, l'Univers était trop chaud pour que la matière telle que nous la connaissons se forme. Il n'existait donc encore, dans les premiers instants, que des photons, qui sont des particules élémentaires (dont la composition n'est pas établie) à l'origine du rayonnement. Ainsi, l'Univers est au départ du rayonnement, beaucoup plus léger encore que la matière la plus légère que nous connaissons. Puis le refroidissement de l'Univers a très rapidement entraîné la formation de protons et de neutrons qui s'assemblent pour former des nucléons, les premiers noyaux atomiques. Beaucoup plus tard, 380 000 ans après, ces noyaux sont venus « capturer » les électrons pour former les tout premiers atomes, les plus légers et les plus simples de tous, qui sont l'hydrogène et l'hélium. Ce refroidissement est dû à l'expansion de l'Univers qui le dilate et du même coup le rend moins dense et moins chaud.

Plus tard encore, les datations oscillent entre 100 et 300 millions d'années, nous avons la formation des premières étoiles grâce à la condensation du gaz interstellaire que forme l'hydrogène et qui constitue l'Univers. En leur sein se produisent des réactions appelées thermonucléaires qui sont des réactions nucléaires (comme le phénomène de fusion) engendrant des éléments plus lourds, comme le carbone et le fer, l'élément le plus lourd. Les étoiles forment entre elles des immenses amas appelés galaxies. La nôtre, la voie lactée, mesure 100 000 années lumières, mais il existe plusieurs milliards de galaxies, éloignées chacune à des millions d'années-lumière.

Tout ceci nous est connu par la puissance des télescopes modernes qui observent l'Univers lointain dit « primitif ». Car cet Univers lointain émet une lumière qui nous arrive avec un retard équivalent au temps que la lumière met à parcourir la distance entre nous et ces astres éloignés. C'est pourquoi une galaxie située à 8 milliards d'années lumières nous apparaît telle qu'elle était il y a 8 milliards d'années, car la lumière a mis exactement 8 milliards d'année à nous parvenir. En observant les confins de l'Univers, nous explorons en même temps son passé et son évolution dont nous pouvons retracer ici les grandes lignes sur lesquelles les spécialistes s'accordent.

Les réactions thermonucléaires qui se font dans les étoiles se font en majorité avec de l'hydrogène (composé d'un proton) qui fusionne avec un autre atome d'hydrogène pour former du deutérium, c'est-à-dire un noyau constitué d'un proton et d'un neutron. Ce nouveau noyau de deutérium peut fusionner avec un troisième proton d'hydrogène, formant alors de l'hélium (appelé hélium 3, puisqu'il a deux protons et un neutron). Et ainsi de suite, par réactions nucléaires les combinaisons de protons engendrent successivement tous les éléments que nous connaissons dans l'Univers. Les étoiles sont donc des immenses usines de production à l'origine des matériaux lourds. Mais cette conversion a une limite, qui est celle du stock d'hydrogène que possède l'étoile. Une fois que tout l'hydrogène de l'étoile est converti en hélium et en autres éléments lourds, elle n'a plus d'activité car plus de combustible à transformer. Elle finit par ne

²⁷ Voir l'article de Wikipedia (mettre le lien).

plus avoir d'énergie et s'effondre pour devenir une naine blanche, une étoile très dense composée essentiellement d'éléments lourds. Puis elle va se refroidir, et s'éteindre.

Le stock d'hydrogène de l'Univers est **limité**, c'est-à-dire **qu'il ne se renouvelle pas**. Car si les étoiles produisent des éléments nouveaux grâce à l'hydrogène, **rien** dans l'Univers ne produit de nouveaux atomes d'hydrogène. En effet, les éléments lourds produits par les réactions nucléaires que subit l'hydrogène ne permettent pas à leur tour de produire de l'hydrogène, si bien que ce processus n'est pas cyclique, mais irréversible. Quand toutes les étoiles auront transformé leur hydrogène en hélium et en d'autres éléments lourds, il n'y aura plus aucune énergie dans l'Univers et les étoiles et les galaxies s'éteindront, et fort probablement l'Univers avec. Cette irréversibilité des phénomènes physiques ou cette perte d'énergie progressive a été théorisé en 1824 par Carnot et s'appelle la deuxième loi de la **thermodynamique**.

Cette constatation appelle une remarque métaphysique : avec cette donnée que l'hydrogène s'épuise dans l'Univers, et qu'il ne se renouvelle pas, nous savons que l'Univers ne peut pas être éternel. Si l'Univers était éternel, alors il aurait consommé son stock d'hydrogène, et ce depuis une éternité déjà, si bien que l'Univers serait mort depuis une éternité. Puisque l'existence de l'Univers dépend de son stock d'hydrogène, le fait que celui-ci ne soit pas encore épuisé indique que l'Univers a un âge au moins inférieur au temps qu'il faut pour consumer tout l'hydrogène. L'Univers ne peut donc pas être éternel, sinon il serait mort depuis une éternité, car son stock limité d'hydrogène se serait épuisé, et les étoiles seraient toutes mortes, ce qui n'est pas le cas. L'Univers a encore beaucoup d'hydrogène, environ 74% selon ce que nous avons lu²⁸, il est donc relativement jeune. Il n'est absolument pas éternel.

L'Univers ne peut vraiment pas être éternel

Un autre phénomène confirme cette conclusion de la non éternité de l'Univers, c'est le fait de son expansion continue.

Les galaxies émettent un rayonnement particulier, que nous pouvons décomposer sur un spectre lumineux. L'étude du spectre lumineux est un moyen de connaître le rayonnement qu'émet ou absorbe tel ou tel atome. L'hydrogène par exemple a un spectre qui lui est propre car il est capable d'émettre ou d'absorber une certaine lumière. Chaque élément a un spectre bien précis correspondant au rayonnement qu'il peut émettre ou qu'il peut absorber. Retenons simplement que les atomes ont chacun leur propre spectre composé de bandes de couleur.

Or les bandes du spectre du rayonnement des galaxies est systématiquement décalé vers le rouge. Cela veut dire que les bandes de couleur du spectre ne sont pas dans leur position normale, mais qu'elles sont décalées vers le rouge (décalées vers le rayonnement infrarouge). Ce décalage s'explique par l'éloignement de la source émettrice du rayonnement. Les galaxies s'éloignant de nous, leurs rayonnements sont donc plus faibles que leurs rayonnements réels, et cela se transcrit dans leurs spectres lumineux par un rayonnement décalé vers le rouge par rapport à ce qu'il devrait être. Cette découverte du « décalage vers le rouge » des galaxies a permis de prouver leur éloignement, et donc l'expansion de l'Univers. Et les astrophysiciens ont constaté que plus une galaxie était lointaine de nous, plus son décalage vers le rouge était important, et plus donc son éloignement de nous était rapide. La découverte de cette expansion continue comporte une conséquence majeure : c'est qu'en remontant dans le passé, nous aboutissons inévitablement à un état où l'Univers est continuellement de moins en moins grand, d'autant moins grand que nous remontons dans le passé. Si bien que les scientifiques

²⁸ Voir l'article Wikipedia sur la composition de l'Univers (lien).

s'accordent désormais sur le chiffre de 13,8 milliards d'années pour remonter à l'état où l'Univers était hyper dense et minuscule, si petit qu'il n'était pour ainsi dire, qu'un point. Or avant ce point, l'Univers n'existait probablement pas. Ce modèle d'Univers en extension continue et qui implique une sorte d'explosion originelle dans toutes les directions avec un éparpillement de la matière est très connue puisqu'il s'agit de la théorie du big bang, que plus personne ne remet en question. Mais restons précautionneux, car on pourrait nous reprocher de ne pas considérer certaines autres hypothèses cosmologiques, qui décrivent d'autres modèles d'Univers.

A l'image de l'éternel retour de Nietzsche, ou comme le cycle des réincarnations infinies du bouddhisme (le Samsara), il existe aussi l'hypothèse d'un Univers cyclique qui après une phase d'expansion se rétracterait sur lui-même, alternant infiniment entre des phases de compression et de décompression de la matière, des phases d'expansion et de rétraction.

On aimerait cependant savoir sur quoi repose une telle théorie, car contrairement à celle du Big Bang, celle-ci n'a aucun fondement empirique et n'explique pas les phénomènes observés, notamment l'irréversibilité de la dégradation de la matière. Dans un tel modèle d'expansion et de rétraction on prétend implicitement que la matière peut se régénérer pour pouvoir perpétuer indéfiniment ces successions d'expansion et de rétraction, mais nous n'avons aucun élément qui nous permettrait de soutenir que la matière peut se régénérer. Cette théorie est une hypothèse infondée, évoquée parfois simplement pour tenter de conserver un modèle d'Univers éternel.

Il y a donc différents modèles d'Univers proposés et possibles, il y a de nombreux points encore ouverts et en discussion. Mais tous les modèles débattus retiennent désormais comme fondement la théorie du big bang, qui elle, n'est plus remise en question. La théorie du big bang, de l'expansion continue de l'Univers et de son commencement n'a, semble-t-il, pas d'arguments crédibles à lui opposer, et peut donc être considéré avec assurance comme acquise et certaine.

Nous savons donc par l'expansion observée de l'Univers que ce dernier ne peut pas être éternel, car plus nous remontons dans le passé, plus la taille de l'Univers se rétrécit, et qu'une taille ou un espace défini ne peut se rétrécir à l'infini. L'Univers a donc un âge, et plus aucun scientifique qui regarde le monde tel qu'il se présente à lui avec sa composition et son expansion, ne peut désormais le contester. L'Univers n'est donc pas éternel, et il a environ 13,8 milliards d'années. Mais si les données de la science s'arrêtent ici, la raison ne doit pas en faire de même, car nous devons tirer les conclusions métaphysiques d'une telle situation.

Nous savons que l'existence ne peut pas venir du néant, le non être n'est pas l'origine de l'être. Ça, personne ne nous le contestera. Or, dans l'hypothèse athée, l'Univers est le seul être, l'Être qui n'a besoin d'aucune autre explication que son être, qui est indépendant et donc Absolu. Mais la science nous informe que l'Univers a un âge, et qu'il ne peut pas être éternel. Si l'Univers est donc le seul Être, l'Unique Être qui explique l'existence de tous les autres êtres, alors il faut bien avouer qu'il y a 13,8 milliards d'années environ, quand l'Univers n'existait pas encore, il n'y avait rien, il y avait le néant. Si l'Univers est le seul Être, alors il y a plus de 13,8 milliards d'années, il n'existait rien du tout, puisque l'Univers n'existait pas. Retirer l'être à l'Être absolu, il « reste » le néant. Or ce néant est une pseudo idée que nous nous représentons encore comme quelque chose, et donc, comme de l'être. Force est de constater avec Tresmontant que : « ce n'est pas le néant qui peut, par lui-même, rendre compte de la naissance, du surgissement, de l'émergence de cet univers en régime de genèse continuée. **Seul l'être peut rendre compte de l'être**²⁹. » Du non-être ne pas survenir de l'être.

Donc l'Univers n'est pas le seul Être, celui qui est l'origine des êtres, car sinon l'origine des êtres seraient le néant. L'Univers, par son caractère temporel vérifié scientifiquement, ne

²⁹ C. Tresmontant, *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu*, Seuil, 1971, p. 110.

peut pas être l'origine des êtres, car les êtres auraient le non être comme origine première, et nous voyons bien que c'est impossible.

Cela nous amène à une conclusion : l'athéisme est difficilement pensable, pour ne pas dire insoutenable aujourd'hui. C'est, rappelons-le, Tresmontant qui a dégagé cette conclusion avec la plus grande clarté et que nous avons synthétisé ici. L'Univers seul ne peut pas suffire à expliquer l'origine des êtres, car il est temporel, et qu'il faudrait faire remonter l'origine des êtres au néant, ce qui est à exclure. Nous devons donc admettre que l'origine des êtres n'est pas l'Univers, qu'il est « extérieur » à lui (le mot supérieur est d'ailleurs plus juste)³⁰. Si nous voulons avoir une vision rationnelle du monde, il faut considérer qu'il y a un autre être, qui n'est pas l'Univers, mais qui est éternel, et qui est l'origine des êtres. Or un être supérieur à l'Univers, éternel, et qui est l'origine de toute chose, ce n'est pas autre chose que la définition même de Dieu³¹.

La démonstration repose donc sur plusieurs points convergents : 1. l'Univers brûle son hydrogène dans les étoiles et le convertit en hélium et autres éléments lourds. Ce processus est irréversible selon le deuxième principe de la thermodynamique, c'est-à-dire que l'énergie se perd, se dégrade sans se renouveler, et que les éléments lourds produits n'ont pas la capacité d'eux-mêmes perpétuer le processus de réaction nucléaire qui produit l'énergie des étoiles. Sans énergie renouvelée, l'Univers est condamné à s'éteindre et à mourir, dans la longue durée. Or cette fin prévue de l'Univers implique nécessairement un début, car cet épuisement progressif d'énergie n'a pas pu se faire depuis une éternité dans le passé, car sinon il n'y aurait plus d'énergie depuis longtemps, et même depuis une éternité.

2. L'expansion continue de l'Univers que nous constatons implique aussi qu'il ait un début, puisqu'en remontant continuellement dans le passé l'Univers se rétrécit jusqu'à devenir un point minuscule, et qu'on ne peut effectivement remonter à l'infini ce rétrécissement.

3. A ces considérations, ajoutons cette dernière constatation universelle, c'est que toute matière est temporelle, et s'use. Une matière éternelle n'existe pas. Or si tout ce qui existe dans l'Univers est temporel et s'use, alors on voit mal comment ce dernier qui est l'ensemble des choses temporelles pourrait, lui, être éternel. Si toutes les parties d'un tout sont périssables et temporelles, alors le tout lui-même est périssable et temporel. L'idée d'un Univers cyclique, où les choses disparaissent et réapparaissent dans une infinité de naissances et de morts, avec un renouvellement éternel de la matière ne correspond à rien de connu. Ces cycles infinis ne concordent pas avec ce que nous observons du monde, dont les processus sont irréversibles. L'évolution de l'Univers décrit par les sciences n'a pas la capacité de régénérer la matière, de produire plus de matière que le « stock » d'origine. Or si la matière s'use et ne se renouvelle pas, ce qui est le cas, nous ne voyons vraiment pas comment nous pouvons encore penser l'Univers comme éternel.

Or d'un point de vue métaphysique, cette temporalité de l'Univers implique qu'il n'est pas l'Absolu, l'Être nécessaire, puisque pour être l'Être nécessaire il faut ne pas pouvoir ne pas exister, c'est-à-dire toujours exister, et être éternel. Nous devons donc dire que l'Univers n'est

³⁰ Nous mettons des guillemets parce que cette expression suppose qu'il y a un espace extérieur à l'Univers. Or l'espace et le temps sont des propriétés de l'Univers, l'expansion de l'Univers montre d'ailleurs que l'espace se dilate avec le temps. Il est donc inexact de penser que l'espace et le temps sont des données qui s'applique au-delà de l'Univers. Mais cela montre aussi que notre pensée est conditionnée et ne peut se représenter un Être sans espace ni temps, ce qui n'implique pas qu'un tel Être n'existe pas, mais que nous ne pouvons le concevoir qu'en le ramenant à des conceptions qui lui sont étrangères. Il est donc préférable d'employer l'expression *supérieur* à l'Univers plutôt qu'*extérieur*.

³¹ Voilà ce qu'a brillamment montré Tresmontant dans son ouvrage : Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu ? Nous ne saurions trop recommander au lecteur qui s'intéresse vraiment à ces questions de lire cet ouvrage qui est une œuvre de clarté et de précision dont évidemment nous nous servons de modèle pour nos propres réflexions.

pas le seul être, qu'il ne peut pas être le seul être. Il tire son existence d'un autre Être, qui lui est éternel et peut vraiment être appelé Absolu. Cet autre qui n'est pas l'Univers, qui lui est supérieur et qui est éternel, les Hommes l'appelle Dieu.

Chapitre 2 : L'origine de l'évolution du monde

Double problème posé par l'origine de l'évolution : le fait de sa complexification, puis le fait de l'apparition de nouveautés

Il y a deux problèmes que nous traiterons successivement, selon la distinction qu'a opéré Tresmontant : celui de la complexification du monde qui nécessite une intelligence, puis le problème de l'apparition de nouveautés, qui nécessite un premier moteur selon le langage d'Aristote, nous dirions une puissance créatrice en langage moderne. L'évolution a deux caractéristiques : sa complexification, et l'émergence de nouveautés en son sein, comme l'apparition de la vie, l'apparition de la pensée, qui n'est plus seulement une complexification croissante, mais aussi une apparition de nouveautés radicales qui n'existaient pas chez les êtres précédents, qui eux, n'avaient par exemple pas la vie et la pensée. Nous allons nous rendre compte que l'intelligence requise pour pouvoir expliquer la complexification du monde, et la puissance créatrice nécessaire pour faire apparaître de la nouveauté dans l'Univers ne peut pas provenir de lui-même, ou de ses lois, car si l'origine de cette évolution complexe et créatrice est l'Univers, alors cela revient à dire que c'est la matière qui est intelligente et créatrice. L'athéisme semble attribuer à la matière un pouvoir beaucoup trop grand pour une chose qui est non vivante, qui n'est pas même un sujet. Prêter une intelligence et un pouvoir créateur à la matière qui n'est pas une personne, mais une multiplicité éparse et sans cohésion, c'est en faire un sujet qui serait un, et qui aurait une activité propre. Dire que la matière est intelligente et créatrice, c'est croire que la matière est un sujet unifié pouvant agir, ce qui contredit l'absence d'unité, l'absence de vie qui permettrait aux atomes épars de faire partie d'un tout cohérent et unifié que l'on nommerait alors un sujet. Sans être un sujet, il est impossible pour la matière ni d'être intelligente, ni d'agir. Pourtant, en faisant de l'Univers l'origine de l'évolution complexe et créatrice que nous observons, l'athéisme attribue implicitement à la matière ce qui est nécessaire pour expliquer cette évolution, à savoir, une intelligence et un pouvoir créateur.

C'est pourquoi Tresmontant a pu répéter maintes fois que l'athéisme virait inévitablement vers une doctrine panthéiste, qui tend à faire du monde matériel un vrai sujet, un grand Vivant, un Être absolu. L'athéisme n'est pas autre chose que l'absolutisation du monde, et quand on y réfléchit, cela revient à en faire l'équivalent d'une personne qui a toutes les qualités qu'on attribue généralement à Dieu. L'athéisme déclare, parfois sans en prendre pleinement conscience, que l'Univers est cause de tout, en plus d'être tout, il est l'alpha et l'omega, il est le créateur de l'évolution et des êtres, il est l'Être que nous cherchons, celui qui est à l'origine des choses. Et considéré l'Univers ainsi revient, croyons-nous, à lui donner une

réalité personnelle, en en faisant une personne, et même la plus puissante et la plus intelligente de toute.

Mais avant de nous précipiter vers quelques conclusions, essayons surtout de réfléchir sur les causes de l'évolution, sans omettre d'étapes.

L'Évolution de l'Univers : rappel de la distinction fondamentale entre les causalités physiques et les causalités métaphysiques

Notre deuxième chapitre va se pencher sur l'analyse métaphysique de l'évolution. L'évolution est un processus de complexification à l'œuvre depuis l'origine de l'Univers, et qui s'échelonne par l'apparition de nouvelles formes d'êtres, et qui est parvenu jusqu'à des êtres capable de conscience. Comment interpréter philosophiquement un tel processus évolutif ? Comment comprendre que l'évolution se complexifie au cours du temps ? C'est sur la notion de complexité croissante que portera en premier lieu l'analyse de l'évolution, puis, dans un second temps, nous nous interrogerons sur l'explication à donner concernant l'apparition de nouveautés dans l'Univers.

Mais avant de se jeter pleinement dans l'analyse, rappelons encore une fois brièvement les deux types de causalité que nous avons distingué dans notre introduction pour bien cerner la nature de ces deux problèmes³².

Il y a pour chaque phénomène tout d'abord une causalité temporelle, qui fait que dans l'Univers chaque être ou chaque chose découle de conditions matérielles **antérieures**. Ce type de causalité peut aussi s'appeler « causes matérielles », car les conditions matérielles passés vont déterminer les phénomènes présents (et les conditions matérielles présentes les phénomènes futures). Il en va ainsi en physique, en biologie, en sociologie, et ces causes sont formulées par la science sous forme de lois. Il va de soi que si la première vie est apparue, c'est parce qu'était précédemment apparu tous les éléments chimiques qui la constitue, comme le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote. Il y a une continuité ininterrompue entre la succession des phénomènes dans l'Univers, les uns se succèdent aux autres dans une longue chaîne **logique**. Il revient à la science d'étudier tous les maillons de cette chaîne qui forme la trame historique de l'évolution. Nous reviendrons plus loin sur la logique de cette chaîne évolutive dont tout semble indiquer que chaque étape se réalise précisément en vue de la suivante.

Mais d'autre part, pour chaque nouvel être qui apparaît dans l'Univers, il existe une autre causalité, une causalité métaphysique, qu'on pourrait qualifier de hiérarchiquement supérieur, et qui est supérieur par sa capacité à **produire** l'être créé. Pour qu'un être apparaisse il faut que la cause qui l'a fait apparaître soit capable de la faire apparaître, et donc qu'elle lui soit supérieur ou égale par nature. Ainsi, en vertu de cette loi logique, n'importe quelle cause ne peut pas produire n'importe quel effet. Par exemple, un tableau de Raphaël ne peut pas être peint par une pierre, car la pierre n'a pas la capacité de produire un chef d'œuvre de peinture. De même un arbre ne peut pas faire de tableau, ni un lapin, ni même un singe. Un arbre n'a pas

³² A ce sujet nous renvoyons le lecteur à Tresmontant, *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu*, p. 173 à 189. En parlant de l'évolution, Tresmontant dit qu'« on nous décrit de mieux en mieux ce processus. Mais on ne nous dit pas pourquoi processus il y a, on ne nous explique pas le fait même de cette organisation, l'existence de l'organisation ». Dans les lignes d'après, Tresmontant distingue la science qui décrit, ou raconte comment l'évolution opère, ses modalités, et la métaphysique qui explique pourquoi elle opère, quelle raison explique le fait qu'elle puisse opérer, plutôt qu'elle n'opère pas. C'est grâce à cette distinction que nous pouvons voir le problème métaphysique de l'évolution, et voir que la science ne le résout pas. Cette distinction entre causes secondaires et causes premières, causes non suffisantes et cause suffisante est fondamentale pour comprendre la suite, et c'est pourquoi nous insistons lourdement dessus.

de bras, et un singe n'arriverait pas techniquement à réaliser la précision requise, les touches d'ombre et de lumière et les jeux de couleurs à la fois sobres et subtils d'un chef d'œuvre comme la transfiguration de Raphaël. Pour produire un tel effet, il faut une cause qui soit à la hauteur de l'effet, et, quand nous admirons un tableau de Raphaël, nous voyons bien qu'il s'agit d'un grand peintre exceptionnel, et pas de n'importe qui.

Remarquons que cette capacité à produire, cette puissance d'action et de création se manifeste de façon plus éclatante à mesure que l'être qui produit est plus libre. En effet, l'être libre est celui qui est capable de créer quelque chose, c'est-à-dire d'être cause³³. Être libre c'est avoir la possibilité de produire des choses par soi-même. La liberté est donc un prérequis à la création. Si l'arbre crée moins que le singe, et le singe moins que l'Homme c'est qu'il y a une différence de liberté entre ces êtres (du fait de leur constitution et de leur nature très différente), l'Homme ayant sans fois plus de potentialité en lui, de possibilité d'action, et donc de liberté, que le singe ou l'arbre. D'un point de vue métaphysique, un être a une nature hiérarchiquement supérieure quand il a plus de liberté, c'est-à-dire plus de capacité d'action qu'un autre. Plus une nature a de potentialités, plus elle dispose en liberté.

Cette règle nous fait voir qu'un effet ne peut être produit que par une cause qui peut le produire, et qui a la potentialité pour cela, et donc un certain degré de liberté. Il faut faire attention à ne pas attribuer à un effet une cause qui est incapable de le produire, pour éviter d'arriver à des conclusions plus absurdes encore que de dire qu'un singe pourrait être la cause d'un tableau de Raphaël. Dans notre exemple, nous ne devons pas non plus attribuer la réalisation du tableau à ces composants matériels, c'est-à-dire aux pigments et au pinceau qui n'ont pas la capacité de réaliser quoique ce soit, mais à la vraie cause qui est le peintre.

C'est en oubliant cette double causalité des choses que les scientifiques croient résoudre le problème de l'évolution en affirmant par exemple que la vie est apparue grâce à des molécules, de la chaleur, un certain type de rayonnement etc. Nous énumérons là des causalités physiques, matériels, temporels qu'il faut prendre en compte, mais nous oublions la cause métaphysique, celle qui a le pouvoir et la capacité de créer la vie, et de rendre compte de la complexification qui se fait. Peut-être que les causalités matérielles sont en même temps la cause métaphysique, c'est la question que nous nous posons. Mais en disant cela n'accordons-nous pas à la matière, aux atomes, aux rayonnements ou à tout autre causes matérielles un pouvoir et une liberté beaucoup plus grand qu'ils n'ont ? Ne faisons-nous pas la même erreur que la personne qui nous dirait que le tableau de Raphaël a été créé par une toile et des pigments de couleurs ?

Nous voilà avec une interrogation dont il faut discuter sans l'occulter d'avance : est-ce que l'Univers lui-même est l'origine de l'évolution, auquel cas il est en autogenèse, il se transforme par lui-même, et il crée lui-même ce qu'il n'a pas. Ou est-ce que la cause de cette évolution de l'Univers n'est pas lui-même, mais un autre être ? Dans notre alternative ne sont plus en jeu les causalités physiques, ce que nous cherchons c'est simplement la cause de ces causalités physiques. Nous voulons savoir pourquoi les causalités physiques, biologiques, psychologiques existent et pourquoi font-elles que dans l'Univers il se crée des êtres nouveaux. Nous indiquer que les processus physiques, chimiques et biologiques sont là, ce n'est pas expliquer pourquoi ils sont là, c'est seulement les « pointer du doigt »³⁴.

Tant que le problème métaphysique de l'évolution ne sera pas compris, on nous répondra inlassablement que les processus chimiques sont forcément suffisants pour produire la vie puisque de fait, nous sommes là, prouvant donc qu'ils ont réussi leur tour de force. Mais cette affirmation présuppose ce qui est en question : on présuppose qu'il n'y a que l'Univers, et

³³ Nous reprenons cette définition de la liberté à Bergson.

³⁴ Tresmontant, p. ?

que les mécanismes de l'Univers sont la cause nécessaire **et suffisante** de la vie. Encore faudrait-il justifier cette affirmation, car si les mécanismes physiques et chimiques sont nécessaires à la production de la vie, il est moins facile d'accepter sans analyse que la matière non vivante a pu produire seule la vie, et que la matière a su se complexifier elle-même, toute seule.

Remarquons que cette distinction des causes que nous faisons, Aristote la faisait déjà au IV^{ème} siècle avant notre ère. Il nommait causes matérielles les causes qui sont les moyens de réalisations de l'effet, et la cause efficiente celle qui est l'auteur réel de l'effet.

Le problème de la complexification des structures de l'Univers

Dans l'Univers extrêmement dense des premiers instants il n'y avait que des photons, qui sont moins encore que de la matière. Ces photons extrêmement simples ont formé entre eux les premiers atomes, puis « des atomes divers entrent en composition, dans un certain ordre, et selon certaines structures précises, pour constituer des molécules. Ces molécules à leur tour vont entrer en composition avec d'autres molécules pour constituer des structures moléculaires géantes, d'une énorme complexité, que l'on appelle les macromolécules. Ce sont ces macromolécules qui vont entrer en composition pour constituer le premier organisme vivant, le plus simple, le plus élémentaire, l'organisme constitué par une cellule, qui est déjà d'une infinie complexité. »³⁵

Dans l'évolution, le vivant a fini par se complexifier à son tour, pour aboutir à des organismes beaucoup plus développés, jusqu'à arriver à l'apparition d'êtres doués de pensée et de conscience comme les humains. Cette évolution s'est réalisée par étape, chaque marche étant requise pour s'élever à la suivante. Mais en décrivant ainsi toutes les étapes par lesquelles il a fallu passer pour arriver à la vie, nous n'expliquons la raison pour laquelle ces étapes s'enchaînent ainsi, car nous ne faisons que les décrire. Nous oublions d'expliquer pourquoi cette évolution a lieu, et pourquoi elle a lieu en s'orientant toujours dans le même sens, c'est à dire, en allant du plus simple au plus complexe.

Notre premier problème se formule ainsi : comment expliquer que l'Univers subisse une évolution ? L'évolution se fait-elle toute seule, par ses propres ressources ou bien faut-il admettre un autre être qui en serait la cause ?

En résumé, les deux thèses envisagées pour expliquer l'origine de l'évolution se présentent de la manière suivante : ou bien l'évolution s'autosuffit, les processus chimiques entraînent par eux-mêmes les processus biologiques, les processus biologiques entraînent par eux-mêmes les processus psychologiques, et cette continuation découle de la seule puissance de l'évolution elle-même, c'est-à-dire de l'Univers, qui est de fait le créateur des choses. Ou alors un être supérieur à l'Univers agit dans l'Univers et le fait évoluer continuellement, cette évolution que nous voyons étant la création d'un autre être qui en serait la vraie cause. Alors cet autre Être serait l'impulsion invisible mais bien réelle de l'évolution physique, chimique et biologique, et cet être serait la cause efficiente, nécessaire et suffisante, de cette complexité débordante et de ce jaillissement continu d'imprévisibles nouveautés³⁶. Les deux hypothèses considèrent l'évolution comme un fait incontestable, mais l'une dit que l'évolution suffit à s'expliquer elle-même, et l'autre affirme qu'elle suppose une puissance transcendante pour l'expliquer rationnellement. Voilà l'alternative du problème de l'évolution qu'a dégagé Tresmontant.

³⁵ Tresmontant, *ibid*, p. 166.

³⁶ Bergson, dans l'évolution créatrice.

La théorie du hasard comme explication de l'évolution

L'évolution se complexifie au cours du temps. Il s'agit de l'expliquer. Nous trouvons nous en présence d'une évolution hasardeuse, ou d'une évolution intelligente ? La cause de la complexité de l'évolution peut-elle être le hasard où est-ce une intelligence ? Si c'est le hasard qui dirige l'évolution, alors l'évolution s'opère sans intelligence, et donc sans autre cause que le hasard lui-même. Si c'est le hasard qui opère, alors l'évolution n'est nullement guidée par quelqu'un, l'évolution se fait par elle-même, par hasard. Le hasard n'est pas une personne, il est l'absence de quelqu'un justement, puisqu'il est sans intention et sans intelligence. En proposant le hasard comme origine de l'évolution, nous disons en même temps que l'évolution s'est faite sans personne, donc toute seule, car c'est le hasard qui fait tout. Le hasard devient donc le principe de l'Univers, principe à l'origine de tout.

A une telle suggestion les objections sautent aux yeux. Comment peut-on dire que le hasard est le moteur de l'Univers quand les physiciens ou les astrophysiciens qui analysent l'Univers découvrent non pas le hasard, mais des lois physiques, chimiques et biologiques, parfaitement rationnelles ? Or le hasard est aussi l'absence de loi, l'absence de rationalité ou de logique. Comment donc dire que le hasard commande à l'évolution si nous observons que cette évolution se produit au moyen de lois logiques qui ont une cohérence et qui permettent une organisation intelligente des choses ? Nous observons des lois partout, mais le hasard n'agit pas au moyen de lois, il agit au hasard, sans aucune intention ni aucune intelligence. Par ailleurs, ces lois se complexifient toujours au cours du temps, elles s'accroissent. Aux lois physiques vont s'ajouter les lois biologiques, puis à celles-ci les lois de la psychologie. Un hasard qui possède des lois de plus en plus complexes et qui en crée de nouvelles au cours du temps est tout, excepté du hasard. C'est plutôt une intelligence, relativement habile puisqu'elle parvient à produire un degré de complexité telle que nos savants les plus aguerris sont très loin de tout comprendre. L'hypothèse du hasard comme source de l'évolution est, nous allons le détailler, insoutenable.

L'évolution, répétons-le, se présente comme une progression constante vers une complexification de la matière qui se structure en des formes d'une ingéniosité prodigieuse. D'abord se forme des molécules, qui sont une combinaison d'atomes liés chimiquement entre eux. Puis ces molécules vont s'assembler à leur tour pour former des macromolécules comme par exemple les protéines, qu'on retrouve dans toutes les cellules vivantes. Les protéines sont des macromolécules³⁷ composées de quelques centaines d'acide aminés qui forment une chaîne moléculaire précise conférant des propriétés chimiques spécifiques et une fonction bien particulière à chaque protéine. Il existe des milliers de protéines ayant des fonctions différentes dans notre organisme, selon la composition de la chaîne d'acide aminés qui les compose. On dénombre 22 acides aminés pour élaborer des protéines. Ce qu'il faut comprendre, c'est que pour former une protéine, le nombre et la position des acides aminés comptent, car ils déterminent ensuite la fonction de la protéine³⁸. Pour se rendre compte de la complexité, reprenons un extrait cité dans le livre de Tresmontant³⁹ : « Considérons par exemple, une protéine comme celle du blanc d'œuf (...) qui correspondrait au groupement de 300 acides aminés, qui pourrait par exemple, se rattacher à une dizaine de types (d'acides aminés) différents. Rappelons-nous qu'en vertu des lois mathématiques des permutations, une maîtresse de maison qui doit placer dix convives autour d'une table de dix couverts peut le faire, à son choix, de 3 628 800 façons différentes. On comprend qu'avec la même grosseur de molécule et

³⁷ Il existe quatre types de macromolécule biologique : les protéines, les glucides, les lipides, et les acides nucléiques.

³⁸ Tresmontant, *Ibid*, p. 194.

³⁹ P. 194.

exactement la même structure chimique globale, la protéine puisse avoir des nombres de structures différentes qui s'expriment par 1 suivi de centaine de zéros. Mais parmi les protéines, les variations portent aussi sur la grosseur des macromolécules, leur forme générale, le nombre total des acides aminés et le nombre des acides aminés de chaque nature. »

La formation d'une seule protéine composée de centaines d'acides aminés qui ont chacune des tailles et des natures différentes entraînent un nombre de possibilités inimaginable pour arriver, par hasard, à la bonne composition.

Il est logique que plus le nombre des possibilités est important, plus la chance que la combinaison voulu se fasse par hasard est faible. Parmi les milliards de combinaisons possibles des acides aminés afin de constituer une protéine, le hasard aurait eu le temps de se tromper des milliards de fois avant de parvenir à la bonne structure, car la simple constitution d'une protéine par le jeu du hasard requiert des milliards de possibilités, et donc une chance infime et même quasi nulle de l'obtenir. Or ces milliards de structures ratées nécessaires avant d'obtenir la bonne, l'évolution ne nous les montre pas. Mieux, l'évolution ne nous présente presque jamais des structures incompréhensibles, inutiles, ou complètement ratées, comme il se devrait pour une évolution qui s'opère dans l'aveuglement du hasard. Nous ne voyons pas les multiples essais invivables qu'un hasard produirait avant d'atteindre une seule protéine correcte. Or il ne s'agit pas d'expliquer une seule protéine par hasard, mais des centaines de milliards, et bien d'autres macromolécules et structures beaucoup plus complexes encore. Mais au lieu des innombrables échecs requis avant d'obtenir une telle prouesse, nous ne voyons au contraire presque que des structures réussies, ce qui, pour un hasard, est très surprenant.

Mais ce n'est pas une protéine qu'il s'agit d'expliquer par le hasard, ce sont aussi les milliers de macromolécules, l'ADN, et tout ce qui forme une seule cellule. Puis il faut expliquer par le hasard les milliards de cellules, et aussi les milliards de milliards d'organismes pluricellulaires qui constituent les êtres vivants. Car le hasard n'apprend pas de ses erreurs ou de ses réussites, il répète inlassablement des combinaisons, et à chaque nouvelle cellule miraculeusement réussie il faudrait encore attendre avant que le hasard, par un second miracle, en produise une autre.

A l'absence incompréhensible des milliards d'erreurs et de structures incohérentes que le hasard devrait engendrer il faut ajouter que ce hasard semble produire miraculeusement toutes ces structures complexes et viables en un temps très court aux vues des milliards de possibilités qu'il fallait tester avant de les obtenir. N'oublions pas que l'Univers n'est pas infini, et qu'il n'est pas éternel, il a un espace et un temps limité. Pour produire autant d'êtres complexes et réussis, rien que sur Terre, le hasard serait bien embêté d'y parvenir avec le temps qui lui est imparti. Nous savons que la première bactérie apparue sur Terre date d'environ 3,8 milliards d'années, et que la Terre elle-même n'a « que » 4,55 milliards d'années, ce qui laisse quelques 750 millions d'années pour créer les conditions des premières structures vivantes ainsi que ces structures elles-mêmes. Mais pour chaque nouvel être qui apparait, pour chaque nouvelle structure, nous devons recommencer le calcul des probabilités et attendre très longtemps, avant que le hasard ne réussisse à nouveau à créer une nouvelle bactérie, ou un nouvel être vivant. En effet, le hasard n'apprend pas de ses réussites, il continue plutôt dans une indifférence qui le caractérise à agir dans le plus grand des hasards. Or entre la première bactérie apparue sur Terre et l'Homme l'évolution biologique a accompli une quantité astronomique et même inconcevable de nouvelles structures ultra complexes, et ce, dans un délai de plus en plus court au fur et à mesure que l'évolution progresse. En effet, entre nous et la première bactérie terrestre il y a eu continuellement des êtres vivants nouveaux, pendant 3,8 milliards d'années. Il faut à chaque fois que le hasard recommence des centaines de miracle pour chaque être nouveau, et ce, dans un temps très court. Car, autre fait important, l'évolution s'accélère. La vie était exclusivement aquatique pendant 3,4 milliards d'années, puis les premiers végétaux terrestres ont vu le jour il y a 500 millions d'années, puis il n'a ensuite fallu que 100 millions

d'années supplémentaires pour voir apparaître les premiers animaux terrestres. Et un seul million d'années a suffi pour l'évolution biologique de l'Homme. Les échelles de temps se réduisent donc au fur et à mesure que des êtres plus complexes apparaissent.

L'évolution se ferait donc par un hasard qui peut créer des millions de structures d'une complexité inimaginable dans un temps relativement court, et surtout, sans aucune trace des milliards d'essais infructueux nécessaires avant de parvenir à des structures moléculaires adéquates. Ces tentatives infructueuses dont l'Univers devraient être partout jonché requièrent, en plus d'énormément de temps, d'une quantité colossale de matière, pour permettre une telle quantité d'essais infructueux. Il est bien évident que pour accomplir les successions d'erreurs nécessaires avant d'arriver enfin à nos structures complexes, il faut une quantité de matière très largement supérieure à celle dont dispose la Terre, puisque nous parlons de milliard et de millier de milliards d'essais, aux vues de la complexité et du nombre d'êtres vivants viables qui la peuple. Il faudrait autant de matière que le nombre d'essais nécessaires avant d'obtenir tous ces êtres.

Le hasard n'est pas un être : il ne peut donc être une cause

Mais soit. Admettons, et oublions un instant ces impossibilités pour continuer de voir vers quelles conséquences nous entraînent l'hypothèse du hasard. L'idée du hasard se retrouve alors devant un autre problème que nous n'avons pas soulevé : c'est que, par lui-même, le hasard ne crée rien, car il n'est rien en soi. Or, nous allons le voir, l'évolution n'est pas autre chose qu'une création continue d'êtres nouveaux, et le hasard est incapable d'expliquer cela. Le hasard n'a en effet aucun pouvoir de créer quoique ce soit parce que le hasard n'est pas une chose en soi.

En fait, quand nous parlons de hasard, nous disons que **quelque chose** est sous l'emprise du hasard. Il n'est donc que la modalité d'une action d'un autre être. Mais le hasard lui-même n'est pas un être, une chose en soi. Le hasard ne peut pas être le sujet d'une action, il est seulement le prédicat, la qualité qu'on attribue à l'action de quelqu'un ou de quelque chose. Le hasard n'est qu'une modalité de l'action de choses déjà préexistantes. Ainsi, quand nous formulons cette idée que le hasard est l'origine de l'évolution, nous sous-entendons en réalité par-là que la matière se constitue et se complexifie elle-même, mais par hasard. Dans cette hypothèse, nous n'expliquons pas d'où vient la matière, nous la posons dès le départ comme existante, et même comme agissante, bien qu'elle agisse par hasard. De même quand nous disons que les atomes se rencontrent entre eux par hasard, nous définissons aussi les atomes comme existant, et comme étant en mouvement, en action. Mais là encore nous n'expliquons pas quel est la cause de leur existence, ni la cause de leur mouvement, à moins de dire que les atomes peuvent agir tout seul, comme des êtres vivants. Il faudrait donc, dans l'hypothèse du hasard, expliquer encore ce qui agit par hasard, dans notre cas, les photons, ou les atomes, qui sont présupposés éternels, puisqu'on n'explique pas leur origine. Le hasard ne peut pas être l'origine des êtres, car il n'est pas un être. Il resterait à expliquer, dans l'hypothèse du hasard, l'existence des choses qui agissent par hasard et qui font l'évolution de l'Univers. Car ces êtres, selon toute vraisemblance ne peuvent pas provenir du néant, mais uniquement de l'être. Il faudrait donc expliquer d'où viennent ces éléments primordiaux qui ont pour principe le hasard. Les premiers êtres de l'Univers sont, en l'état de nos connaissances actuelles, des photons et des atomes, qui ne sont pas éternels, nécessitant par là une cause qui est leur origine.

L'explication de l'existence des choses par le hasard ne vaut donc rien, et soulève plus de difficultés qu'elle n'en résout.

L'intelligence ne peut qu'être l'origine de l'évolution. Mais l'intelligence de qui ?

Certes, maintenant que le hasard est définitivement écarté, nous savons que seule une intelligence peut en être l'origine. Mais à qui appartient-elle ? L'athéisme peut désormais se tourner vers une autre issue : l'origine de l'évolution, ce sont les lois de l'Univers, que nous nommons « lois naturelles ». L'origine des choses, ce sont les lois de l'Univers, ce sont elles qui font l'évolution.

Une telle réponse est en elle-même insuffisante, car nous pouvons déjà faire la même remarque que celle que nous faisons pour le hasard, à savoir : si ce sont les lois naturelles qui sont l'origine de l'évolution, d'où viennent ces lois ?

A cela l'athée répond : ces lois sont inhérentes à l'Univers, elles sont sa structure, sa nature. Nous sommes entièrement d'accord, l'Univers est constitué de lois qui le structure, mais puisque l'Univers n'est pas éternel, nous sommes déjà contraints de nous interroger sur l'origine de ces lois. Et surtout, même si l'Univers était éternel, cela ne nous dispenserait pas de chercher l'origine de ces lois, pour savoir si elles proviennent de l'Univers lui-même, ou d'un autre être qui les lui a donnés.

Mais admettons l'hypothèse athée en ignorant temporairement cette difficulté, et allons à la rencontre des conséquences d'une telle hypothèse. Nous observons bien des lois dans l'Univers, il y a donc une intelligence qui les produit. Mais à qui appartient cette intelligence ? Pour l'athéisme, l'Univers possède ses lois, mais il ne les a pas reçus de quelqu'un, il les possède par nature, de lui-même. L'Univers peut détenir ses lois soit de lui-même, soit d'un autre Être. L'athéisme opte pour la première solution : l'Univers est la source de ses propres lois. Autrement dit, pour imaginer cela, les lois de l'Univers sont en quelques sortes inscrites dans l'Univers, depuis le début, et c'est cela qui a fait l'évolution que nous connaissons. L'athéisme prête donc à l'Univers des lois intelligentes, et donc une intelligence. C'est la nature qui serait intelligente. Mais pour être intelligent, il faut avoir un esprit, et être une personne. Nous voilà donc revenu au temps des philosophies panthéistes qui faisait de l'Univers un grand animal divin, un être vivant et intelligent que l'on nomme le Tout. L'athéisme en prétendant que le monde est la cause de ses propres lois admet que le monde est intelligent, et que donc, il est une personne. Sauf que précisément nous ne voyons personne...

L'Univers aurait causé ses propres lois... Cela veut bien dire que les lois intelligentes qui ont permis l'évolution étaient contenues, inscrites, dans les photons et les particules élémentaires qui le composaient, puisque l'Univers n'était que cela il y a quelques milliards d'années. Quand nous prêtons une intelligence à l'Univers, nous la prêtons à ce qu'était l'Univers à son origine, c'est-à-dire les particules élémentaires qui le constituait. L'intelligence que nous cherchons, si elle réside dans l'Univers depuis le départ, ne peut que provenir de ces particules, puisque l'Univers n'était pas plus que cela. L'athéisme explique donc que les photons et les particules simples des premiers temps, par une intelligence qu'on leur attribue, sont l'origine des lois qui ont fait l'évolution.

Quand nous disons non seulement que l'Univers possède des lois intelligentes (ce qui ne fait aucun doute), mais qu'en plus il en est la source (ce qui est beaucoup moins évident), nous devons accorder aux composants matériels de l'Univers primordial les propriétés d'une intelligence. Le problème, c'est que ces composants (photons, protons, neutrons et électrons) qui sont de mieux en mieux étudiés, n'ont aucune intelligence. Ils ne sont pas même vivants, ce sont des choses toute simples et donc les moins aptes à atteindre la complexité requise pour être vivants ou intelligents. Ils sont donc incapables tout seul de rendre compte de l'évolution qui s'ensuit.

Tresmontant souligne qu'à mesure que nous nous enfonçons lointainement dans le passé nous observons des structures extrêmement simples, qui ont de moins en moins de potentialités en eux, et qui donc n'ont pas la possibilité d'expliquer par eux-mêmes ce qu'il se déroule après.

En attribuant à l'Univers l'origine des lois qui le régissent, nous accordons à la matière, puisque l'Univers que nous décrit la science est matériel, une intelligence qu'elle n'a pas. La

matière est multiple, elle n'est pas une personne, elle ne peut pas avoir d'intelligence. L'athéisme, en attribuant l'intelligence de l'évolution à l'Univers attribue *in fine* une intelligence à la matière et à la lumière, ce qui n'a aucun sens, ni scientifiquement ni philosophiquement. Notre conclusion est que l'athéisme divinise le monde, pour échapper à Dieu.

Il y a un problème non moins grand si l'on estime que l'Univers est l'origine de ses propres lois, mais nous l'aborderons plus loin, c'est que les lois en question apparaissent progressivement dans l'Univers. En effet, les lois biologiques qui caractérisent le vivant sont apparus avec la vie, les lois psychologiques avec la pensée, et elles présentent des nouveautés inconnues des premières lois qui étaient celles de la physique. Si l'Univers est l'origine de ses lois, il a su se doter lui-même de lois nouvelles, et nous verrons tout bientôt qu'un être ne peut se donner tout seul de la nouveauté.

A ce travestissement de la réalité qu'implique un athéisme conséquent, il existe une autre réponse : l'intelligence qui est la source de l'évolution n'est pas dans l'Univers, mais lui est supérieur. Il y a une intelligence inhérente à l'Univers, il y a des lois dans l'Univers, mais celles-ci dépendent et prennent leur source dans une intelligence supérieure qui en est l'origine.

L'athéisme, pour être conséquent et aller au bout de sa logique, n'a pas le choix que d'attribuer à la matière les lois inhérentes de l'Univers, c'est-à-dire une intelligence en elle. Or dire que la matière est intelligente, c'est en faire un sujet, et pas n'importe quel sujet, un être si intelligent qu'il a la potentialité de créer une évolution fabuleuse dont nous découvrons la merveilleuse complexité. Mais en disant cela, nous sortons de l'expérience, nous inventons une matière qui n'est pas celle que nous observons, pour préserver une conception athée du monde. La matière telle que perçue par la physique n'est qu'un agrégat d'atomes, une multiplicité certes magnifiquement agencée (ce dont il faudrait expliquer aussi, et que l'athéisme ne fait pas), mais qui n'a pas en elle cette unité qui caractérise le vivant, et encore moins une intelligence créatrice. Il est donc permis d'affirmer que le monothéiste est plus en accord avec le réel, et de loin, que ne l'est l'athéisme.

Ainsi la complexité de l'évolution requiert une intelligence qui n'existe pas dans ce monde, qui lui est donc transcendante, supérieure. Cette intelligence supérieure, qui opère dans l'Univers, n'est pas différente de celle qui a créé l'Univers, c'est-à-dire, l'Être absolu, éternel, et immuable. Nous tenons là une autre preuve de l'existence de Dieu.

Le problème de l'apparition du nouveau dans l'Univers ou l'impossibilité d'un être à se donner ce qu'il n'a pas

Passons à l'autre problème que pose l'évolution : l'apparition de nouveautés. Nous avons plusieurs fois rappelé qu'un effet ne peut pas être produit par n'importe quelle cause. Il faut que la cause est la capacité d'action, une liberté suffisante pour expliquer qu'elle puisse produire son effet.

En nous tenant aux observations faites sur l'Univers, il se trouve que les êtres inférieurs en capacité, les choses les plus simples, ni vivantes, ni pensantes étaient présentes avant les êtres supérieurs, qui eux possèdent la vie et la pensée. Mais alors, d'où vient la vie et la pensée, si les êtres qui les précédaient en étaient dépourvues ? En remontant dans le passé les êtres observés sont si simples qu'ils sont dépourvus de beaucoup de qualités que possèdent les êtres plus complexes qui apparaissent après eux. C'est de l'apparition de ces qualités nouvelles, ou de ces propriétés nouvelles pour être plus scientifique, que nous aimerions discuter. D'un côté les photons et les atomes n'ont pas de vie ni de pensée, et d'un autre côté la vie et la pensée est pourtant apparu après eux. Comment donc les photons et les atomes pourraient-ils être la source de la vie et de la pensée, eux qui n'en ont pas ? De même, comment l'Univers pourrait-il être

l'origine de quelque chose qu'il n'avait ? Il paraît inconcevable que l'Univers puisse autoévoluer, en créant des propriétés nouvelles qu'ils n'avaient pas. Voilà le problème que pose l'apparition de nouveautés au sein de l'évolution.

Un problème de longue date : un être ne peut pas se mouvoir tout seul

La philosophie antique avec Aristote formulait déjà ce problème en indiquant qu'une chose ne peut se changer elle-même. Un être qui évolue, change, implique un autre être qui le fasse évoluer, car il ne peut évoluer tout seul.

De ce fait, une chose qui est en évolution ne peut pas être l'Être Absolu, qui par définition est seul à la base. L'Être Absolu ne peut qu'être **immuable**, sans changement, étant donné que rien d'autre que lui-même ne pourrait être la cause de son changement. Or se changer tout seul, c'est se donner quelque chose que nous n'avons pas, chose impossible. Par le fait qu'il soit en évolution, en devenir, l'Univers n'est pas l'Être, comme le disait déjà les grecs. L'Être est dans l'immuable, l'un, et l'Univers est multiple et changeant. Nous allons petit à petit dégager de ce vieux langage la vérité qu'il recèle.

St Thomas à la suite d'Aristote dira dans la fameuse preuve du premier moteur qu'une chose ne peut être mouvante (celle qui meut) et mu (celle qui est mu). Cela signifie également qu'une chose, ou un être, ne peut être à la fois celui qui produit le changement et celui qui le reçoit, c'est-à-dire se changer lui-même. Car pour St Thomas, le mouvement signifie le devenir, la transformation d'une chose en une autre. Par exemple, on pourrait qualifier de mouvement l'évolution d'une graine qui devient une plante ou d'un nourrisson qui devient un homme. Ces êtres deviennent progressivement ce qu'ils n'étaient pas, ils deviennent ce qu'ils aspiraient à être sans doute, mais sans qu'ils puissent eux-mêmes l'actualiser. Ce changement ne peut pas avoir pour origine ceux mêmes qui le subissent, pour une bonne raison : une chose ne peut évidemment pas changer et se donner ce qu'elle n'a pas, car elle est incapable de se donner ce qui n'est pas en sa possession. Cette formulation de Tresmontant explicite en termes plus modernes ce que disait déjà Aristote et St Thomas. Blondel l'avait compris aussi en disant que tout changement (d'un être) suppose un être transcendant à ce changement lui-même. Mais pour finir l'argumentation, si une chose ne peut pas être mouvante et mu à la fois, c'est que donc que tout ce qui est mu est mu par un autre être. Or cet être, s'il est mu également, doit avoir l'origine de son mouvement à un autre être, et ainsi de suite. Mais ne pouvant revenir ainsi à l'infini, il faut bien arriver à un premier moteur, qui lui n'est pas mu, sinon on ne comprendrait pas l'origine du mouvement qu'on observe. Or cet être premier est donc l'origine du mouvement sans lui-même être en mouvement. Cette origine du mouvement qui n'est lui-même pas mu, ce premier moteur, St Thomas en conclut qu'il s'agit de Dieu, du fait qu'il est absolu, sans dépendance à un autre être et cause de tous les êtres.

Transposé en langage moderne, voilà comment clarifier cette preuve de St Thomas : Le mouvement, se décline de plusieurs manières dans l'univers : en physique, ce que nous appelons mouvement s'apparente à toutes les réactions physiques qui provoquent de nouveaux éléments plus complexes et qui donnent des propriétés nouvelles à la matière. Ainsi les réactions nucléaires au sein des étoiles. Il y a changement par la formation de matières nouvelles, suite à un processus physique. En biologie, le mouvement se caractérise par la croissance de l'individu, qu'il s'agisse d'une bactérie, d'une plante ou d'un homme. Cette croissance se fait notamment par l'absorption de matière transformée dans l'organisme pour s'y assimiler. Cette croissance par assimilation de matière extérieure (nourriture) permet de développer l'organisme de façon à ce qu'ils deviennent plus que ce qu'il n'était.

Que nous parlions d'un phénomène physique ou d'un phénomène biologique, nous pouvons décrire scientifiquement ces mouvements observés, qui fait passer la chose ou l'être

qui subit ce changement d'un état premier à un nouvel état qui est le résultat de la transformation. Ce changement ou mouvement, nous arrivons à le décrire scientifiquement. Mais que ce soit la simple transformation d'un atome d'hydrogène en hélium dans une étoile, ou la croissance progressive d'un être vivant à travers de multiples processus complexes, ces changements d'un état en un autre, aussi progressif soient-ils, appellent une explication et une cause du mouvement qui n'est pas la simple description méticuleuse de chaque processus de ce mouvement. *Si nous voulons rester concret, qu'une plante grandisse grâce aux facultés de son organisme est une chose, mais personne ne pourra dire que ces facultés de croissance sont dû à la plante elle-même, qui n'y est pour rien, et qui n'est pas la cause de ses propres changements. L'homme est dans la même situation : aucun homme ne peut sérieusement dire qu'il est responsable de la digestion, nous ne sommes pas la cause des opérations complexes de notre corps qui se font pour ainsi dire tout seul. Qu'est-ce donc qui met en route le mouvement incessant des organismes ?*

Autrement dit, quel est la cause réelle de ce changement, qui provoque ce « mouvement », quel est l'être qui est l'origine du changement perpétuel des êtres dans l'Univers ?

La cause du changement ou du mouvement des êtres ne sont pas les lois de l'Univers : ces lois ne sont pas des êtres

On nous répondra instinctivement que c'est par la simple vertu des lois physiques biologiques que les changements s'opèrent, et qu'il n'y a là aucun mystère philosophique. Hélas cela ne répond pas à la question, car ces lois ne sont pas la cause du mouvement que nous tentons d'expliquer mais le moyen par lequel il se fait. Les lois sont la modalité du changement, mais les lois ne sont pas un être, les lois n'existent pas en soi, elles ne sont pas des personnes. Ainsi, nous voulons savoir qui agit au moyen des lois physiques et biologiques pour créer le mouvement ? Est-ce l'Univers qui agit tout seul par des lois et qui cause le mouvement ou la transformation des êtres ? Est-ce les êtres eux-mêmes qui agissent et se transforment tout seul au moyen de ces lois ? Peu importe la réponse, il faut bien en donner une pour trouver celui qui opère le changement que nous observons, et qui, par ailleurs, est un changement qui se fait selon des lois précises. Mais dire que les lois sont la cause des changements, c'est réifié les lois, c'est faire de ses lois une sorte d'esprit capable d'agir. Mais dans ce cas, quel est cet esprit, cette intelligence, à qui appartient-elle ? Car si on souligne que les choses se font en vertu de lois, il faut encore expliquer qu'est ce qui agit de cette façon, car évidemment, ce ne sont pas les lois physiques et biologiques qui agissent toute seules, puisque ces lois ne sont pas la cause, mais la modalité ou la manière dont agit la cause.

Or cette cause qui agit, nécessaire pour expliquer le mouvement, c'est ce que St Thomas appel le premier moteur. Pour l'athéisme, le premier moteur à l'origine du mouvement, c'est-à-dire des transformations des êtres, c'est l'Univers lui-même. Mais l'Univers étant la simple totalité des êtres en mouvement, l'athéisme dit en somme que la cause du mouvement, ce sont les êtres mêmes qui le subissent. Pour l'athéisme, la cause de la réaction nucléaire qui transforme l'hydrogène en hélium, c'est l'hydrogène, ou la cause de la croissance d'une plante, c'est la plante elle-même. Le moteur serait donc aussi celui qui est mu, celui qui change. Or voilà ce qui est impossible, car changer, ou être en mouvement, c'est recevoir une qualité nouvelle, une forme nouvelle, bref, quelque chose de nouveau. Être en mouvement, c'est aller d'un état ancien à un état nouveau, qui est nouveau parce qu'il possède quelque chose « en plus ». Or aucun être ne peut s'apporter lui-même quelque chose de nouveau : un être ne peut pas être la cause de son mouvement car il ne peut pas se donner une chose qu'il n'avait pas. En effet, comment un être peut être cause de sa transformation ? Il faudrait qu'il puisse se donner ce qu'il n'avait pas, devenir ce qu'il n'était pas, acquérir ce qu'il ne possédait pas. Mais on ne

peut pas se donner quelque chose que nous n'avons pas, tout simplement parce que nous ne l'avons pas. Et si nous l'avons, il n'est plus la peine que nous nous le donnons. Voilà comment le reformule efficacement Tresmontant. Tresmontant réactualise les preuves de St Thomas en reprenant des termes scientifiques modernes, redonnant plus de justesse et de concret au raisonnement.

Ainsi nous comprenons ce que disait St Thomas : une chose ne peut être mouvante et mu, c'est-à-dire se mouvoir elle-même, en étant son propre moteur. Car il faudrait que cet être passe de la puissance à l'acte, c'est-à-dire qu'il se donne lui-même ce qu'il n'avait pas. Or on ne peut se donner ce que nous n'avons pas, parce que cela reviendrait à faire sortir du néant la qualité que nous nous donnons, puisque nous ne l'avons pas, mais que nous en sommes quand même la cause. Ainsi dans l'hypothèse où nous serions cause de notre propre changement, nous serions alors incapables d'expliquer comment nous nous donnons ce qui est nouveau, et la qualité que nous nous serions donnés tout seul sortirait tout droit du néant.

C'est donc ce qu'affirme implicitement et inconsciemment l'athéisme : le changement de l'Univers, la nouveauté qui apparaît en lui, c'est-à-dire son évolution, a pour origine lui-même, qui a apparemment la capacité de se donner des choses qu'il n'a pas, et de créer du nouveau tout seul. Toute l'évolution de la matière, toute l'évolution biologique, aurait pour origine l'Univers, qui se crée lui-même. C'est impossible, si nous raisonnons logiquement, pour la bonne raison que si l'Univers est tout seul, comme le confesse l'athéisme, alors le nouveau qui apparaît en lui vient du néant, il apparaît comme par miracle.

Si nous résumons, l'athéisme établit que l'évolution de l'Univers est causée par l'Univers. L'évolution est un processus qui, selon des lois précises, va aboutir à une succession de nouveautés : c'est ce qu'en philosophie nous appelons le devenir, le changement ou encore le mouvement. Mais ces nouveautés qui apparaissent, si elles sont le fruit de l'Univers, il faut prétendre que l'Univers se transforme lui-même. Or se transformer soi-même, c'est se donner ce que nous n'avons pas, s'est **s'ajouter** des qualités dont nous étions privées. Mais si nous n'avons pas ses qualités, nous ne voyons pas comment nous pouvons nous les donner. L'Univers ne peut donc pas être l'origine de sa propre évolution, et seul un être transcendant peut accomplir une telle évolution, qui est, en même temps, une création. Or l'être dont nous parlons est donc la vraie cause de l'évolution, et la cause de toute chose en générale, la cause première, que nous avons du mal à ne pas appeler Dieu.

Cette nouvelle preuve de l'existence de Dieu, qu'un être ne peut pas se changer lui-même, Blondel l'avait formulé de cette manière : tout changement implique un être transcendant au changement lui-même.

Puisque le changement implique un être immuable qui le crée, tout changement dans l'Univers est une preuve de l'existence d'un être supérieur à lui

Une fois que nous avons bien cerné l'impossibilité logique d'une chose à se donner du nouveau, toute nouveauté, tout changement dans l'Univers devient une preuve efficace de l'existence de Dieu.

Il faudrait, pour sauver l'athéisme, dire qu'il n'y a pas de nouveautés dans l'Univers, et que tout préexistait déjà. L'évolution que nous décrit la science nous dévoile pourtant une succession continue de choses nouvelles. C'est pourquoi Bergson définissait magnifiquement le temps comme « un jaillissement ininterrompu d'imprévisibles nouveautés ». Si nous étudions chaque nouveauté dans l'Univers, nous pouvons répéter le même raisonnement, à condition bien entendu de montrer en quoi il y a nouveauté.

La nouveauté de la vie

Prenons par exemple la nouveauté qu'est l'apparition de la vie. La vie n'existait pas à l'origine de l'Univers, quand ce dernier n'était encore que des particules élémentaires comme les photons. La vie est apparue sur terre il y a 3,8 milliards d'années avions nous dit. Il est fort possible qu'elle existe ailleurs et qu'elle soit apparue avant sur d'autres planètes. Mais il y a eu un moment dans l'Univers où la vie n'existait pas, un âge lointain où ni vie ni planète ni même galaxie n'existaient encore. Si l'Univers est seul, s'il est la cause de toute chose, alors il est la cause de la vie. Mais l'Univers n'ayant pas la vie, comment peut-il se donner ce dont il est dépourvu ? Comment les mécanismes physiques qui se sont élaborés pour ensuite aboutir aux mécanismes biologiques tout nouveaux, comment donc par des mécanismes bien réels l'Univers pourraient-ils produire la vie qu'il n'a pas ? La vie n'est pas comme le matérialisme le croit un simple amas d'atomes en mouvement. La vie a une propriété qui manque à la matière, c'est qu'elle est capable de se régénérer, d'avoir une activité propre, et de se reproduire. Toutes ces caractéristiques propres à la vie, font d'elle une substance supérieure, quelque chose de radicalement nouveau. A moins donc de dire que la régénération, la croissance autonome et la reproduction existaient déjà dans la matière, ce qui intéressera fortement le physicien, il faut admettre que la vie est un principe supérieur à la matière, que la vie n'est pas que de la matière. Et ce principe supérieur, c'est ce que la biologie reconnaît dans l'information génétique. La vie est de la matière, mais de la matière informée, qui porte une information génétique, et qui constitue un vivant. Tout vivant a un code génétique, ou ADN, tandis que la matière inerte n'en a pas. Cette information anime la matière. Or l'information n'est pas que de la matière, c'est quelque chose qui s'ajoute à elle pour l'animer et l'unifier. Cet ajout nouveau, qui l'a fait ?

Ce ne peut être la matière qui est dépourvu de vie qui a créé l'information génétique. Il serait absurde de croire que la vie est apparue de la non vie. La source de l'information génétique ne peut pas être l'Univers matériel, à moins d'admettre que la vie a été produite par de la non-vie. L'athéisme doit reconnaître soit que la vie est apparue de la non vie, c'est-à-dire que la vie est apparue du néant, ce qui est impossible, soit que la matière de l'Univers est vivante, et avait les moyens de créer l'information génétique qui caractérise la vie, chose impossible également, puisque la matière n'a pas d'information génétique en elle.

La raison insiste donc pour que la vie soit apparue d'un Vivant, et si ce n'est pas l'Univers qui est ce vivant, car l'Univers n'est effectivement pas vivant, il ne peut qu'être « au-delà » de l'Univers. Les mécanismes physiques ou les procédés chimiques complexes qui furent les conditions pour l'apparition de la vie ne sont pas suffisant pour expliquer la vie, puisque la matière n'a pas ce « plus » qu'est l'information génétique et qui confère des propriétés nouvelles aux êtres vivants.

Or voilà qui nous intéresse grandement, si nous devons conclure que l'origine de la vie est obligatoirement un être Vivant, supérieur à l'Univers. Cela nous conduit une fois de plus vers cet être que les religions appellent Dieu.

A suivre :

La nouveauté de la pensée

Un autre aspect de l'évolution : sa liberté

Les causes finales

De l'idéal moral chez l'Homme